



NOTES
SVR
VLOVSE



1

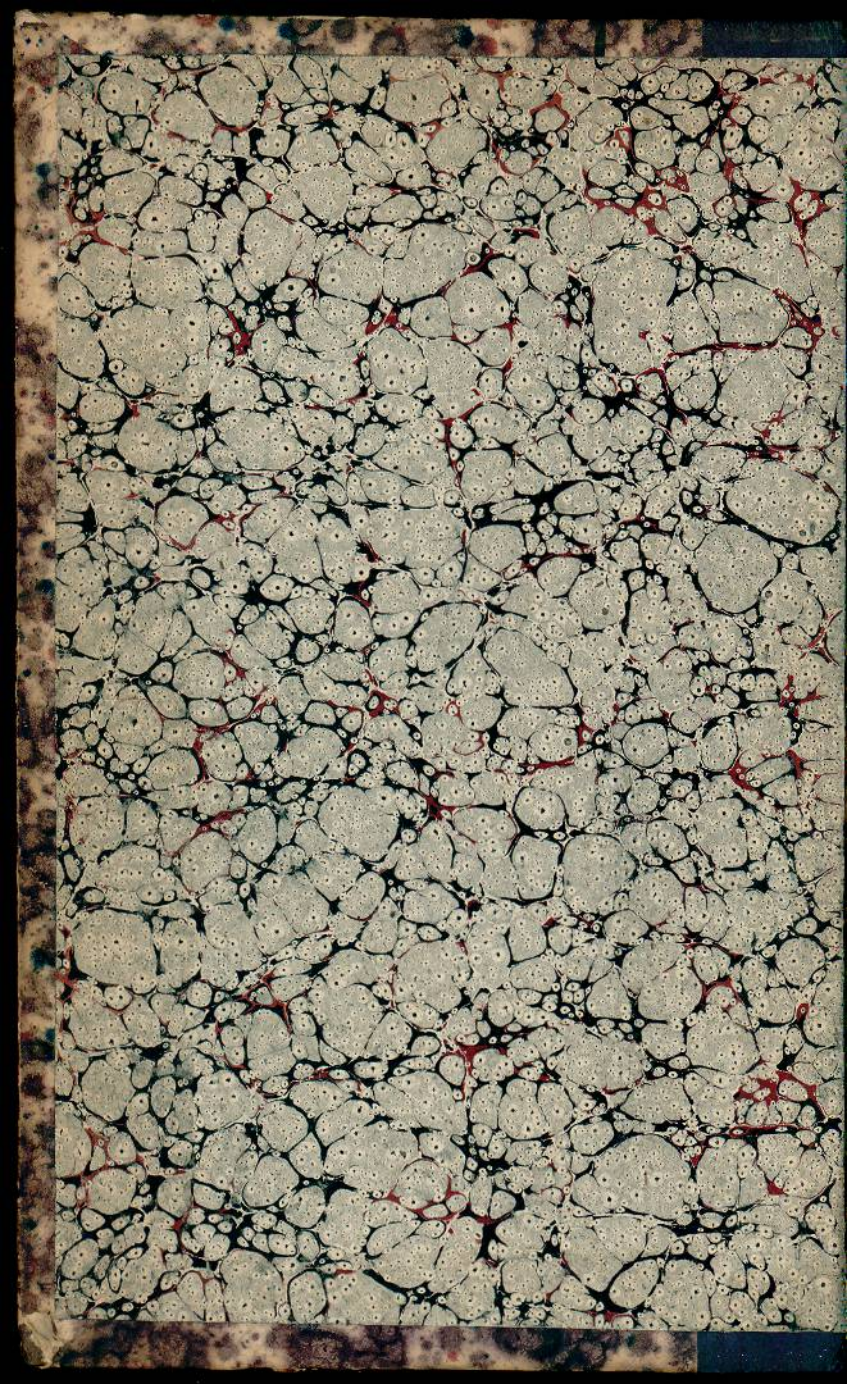


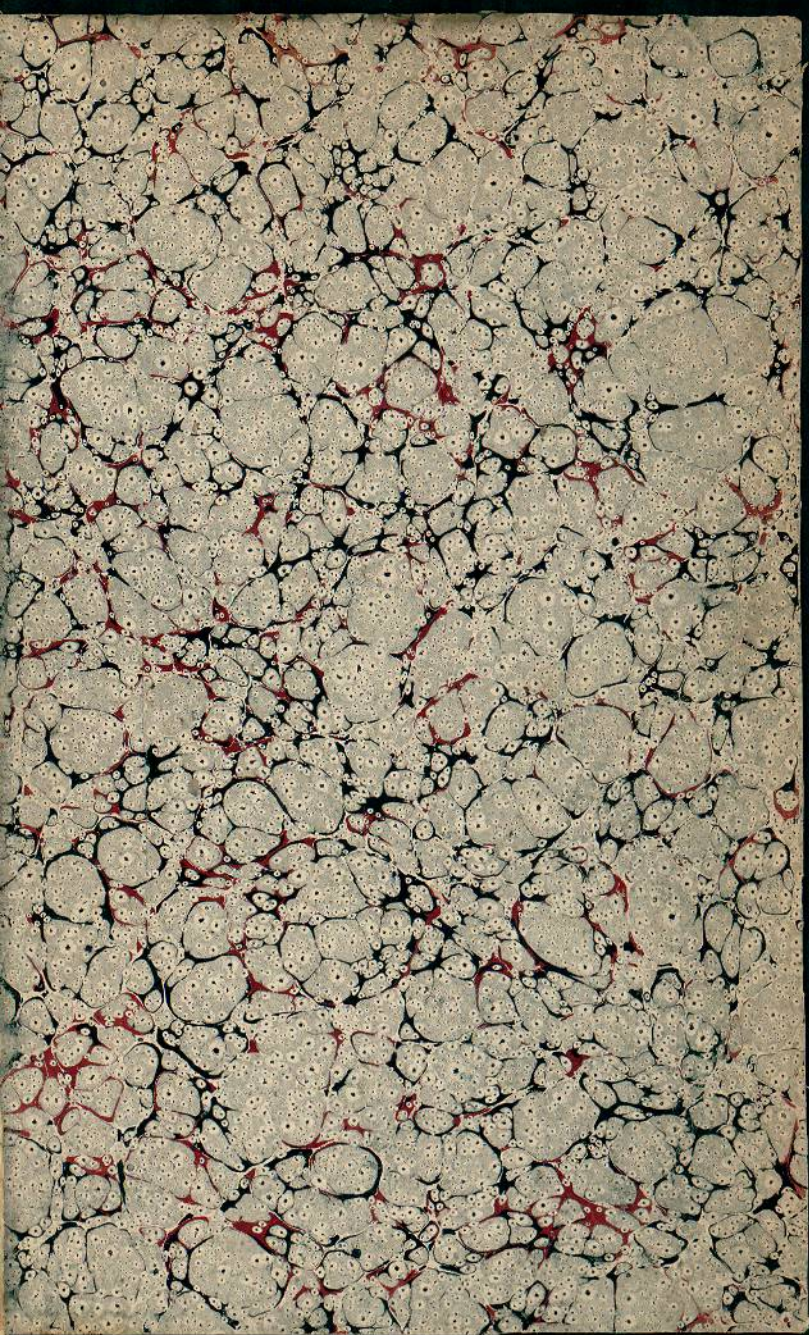
M. B.

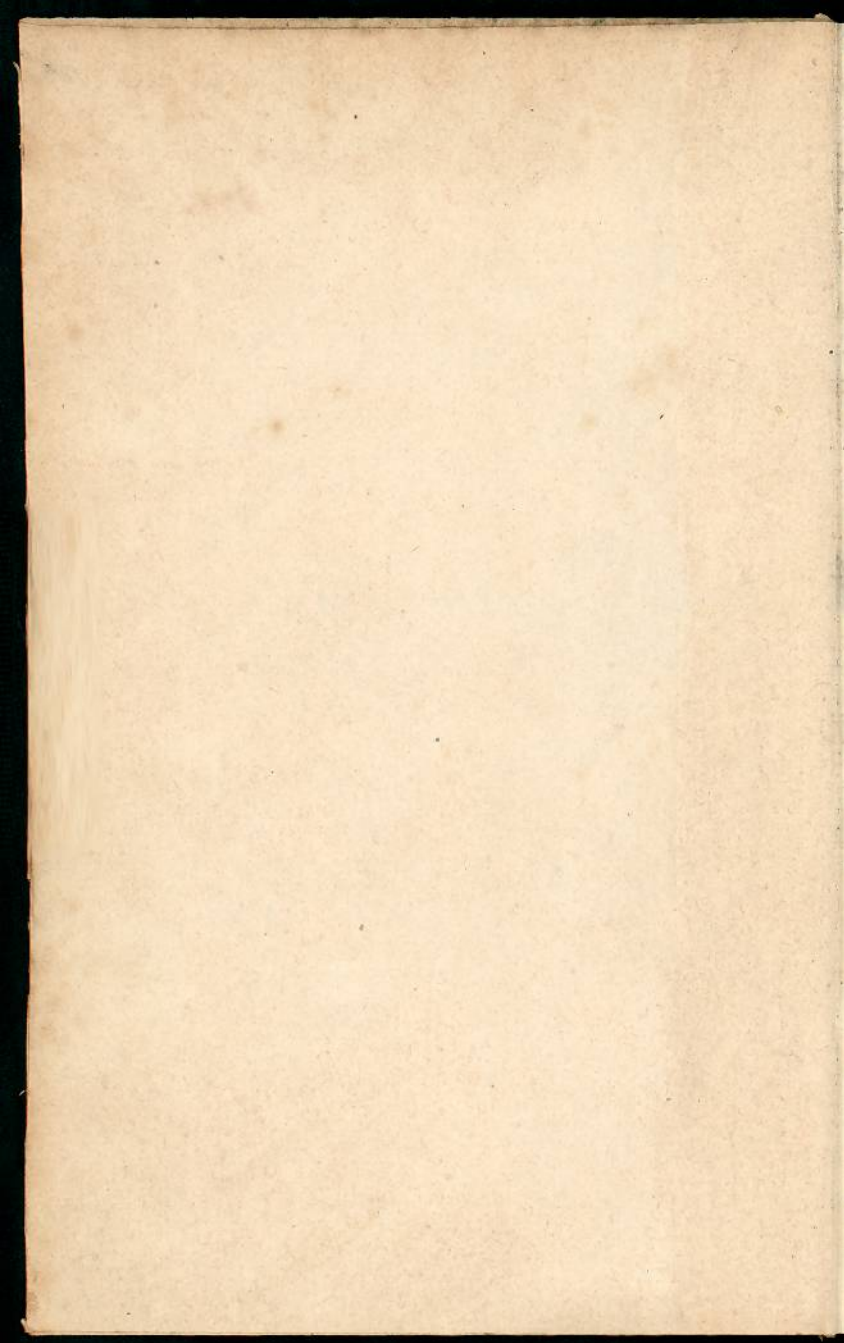
ES
SE

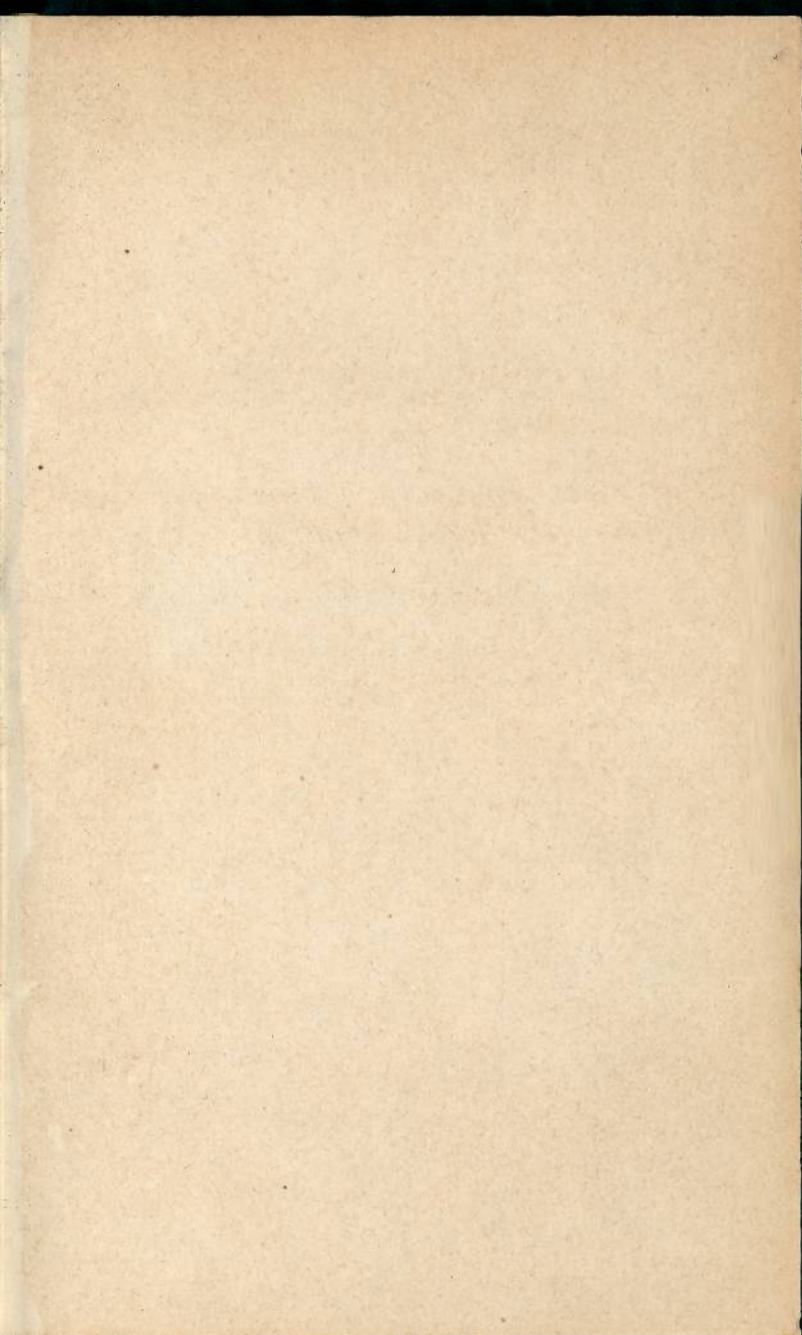
B.

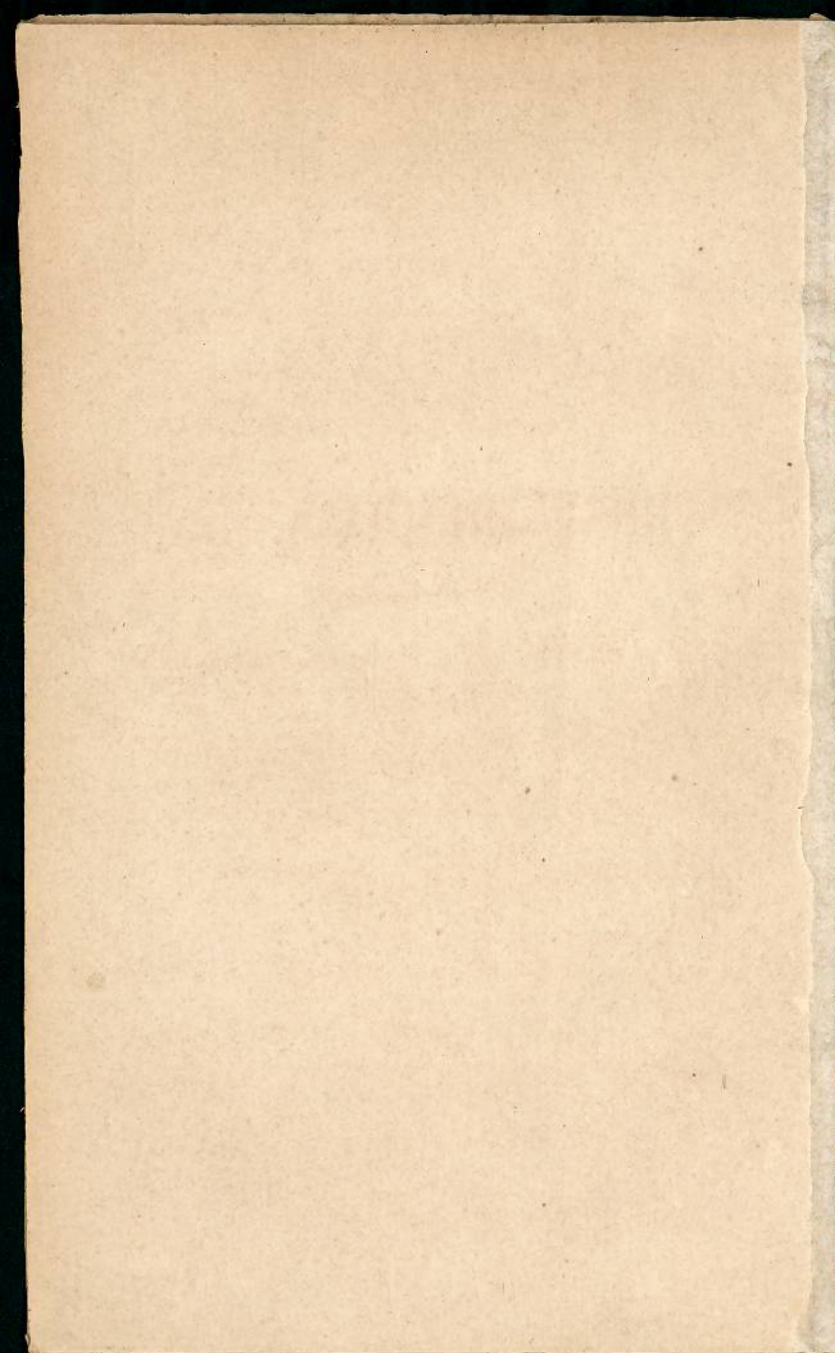












Aux délégués des Sociétés savantes

(37^e Congrès, 1899)

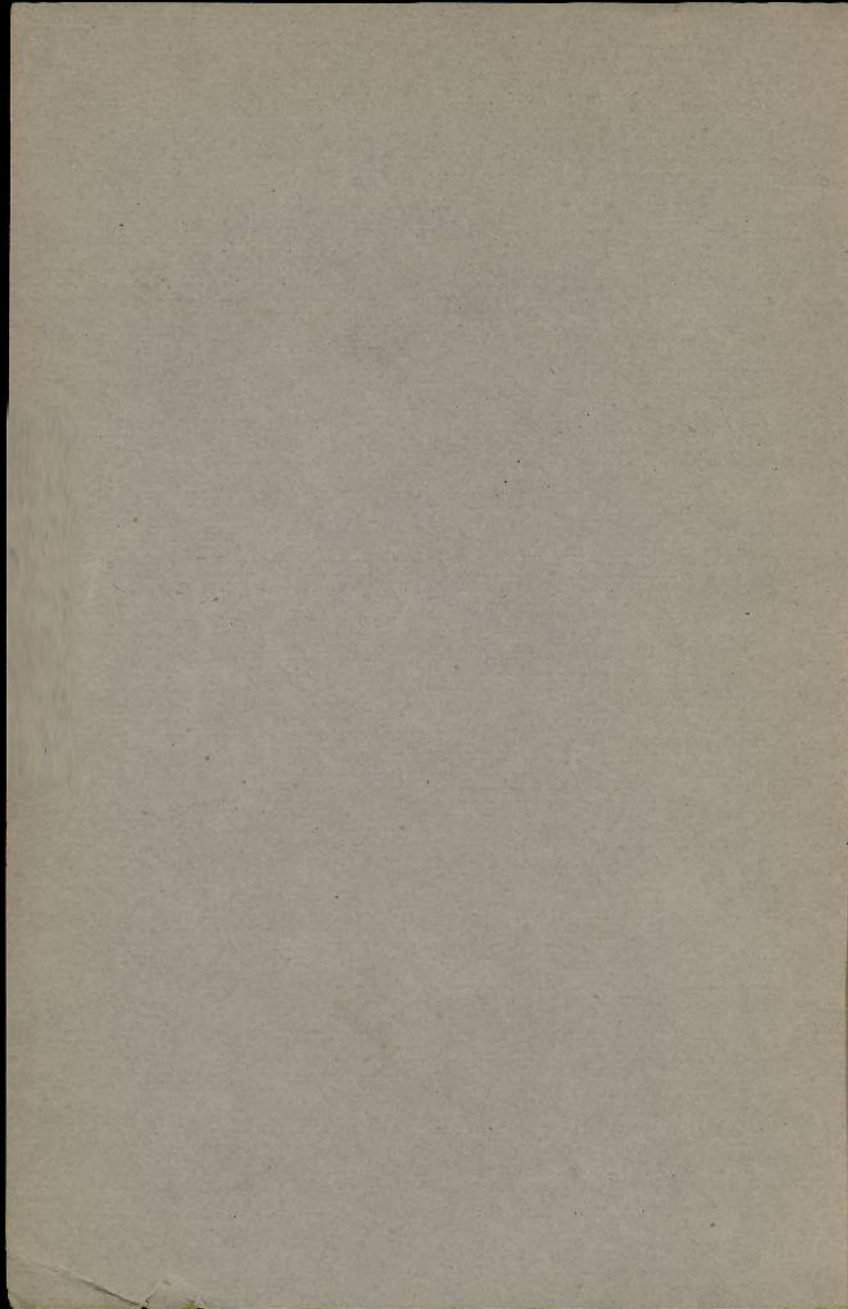
La Revue des Pyrénées.

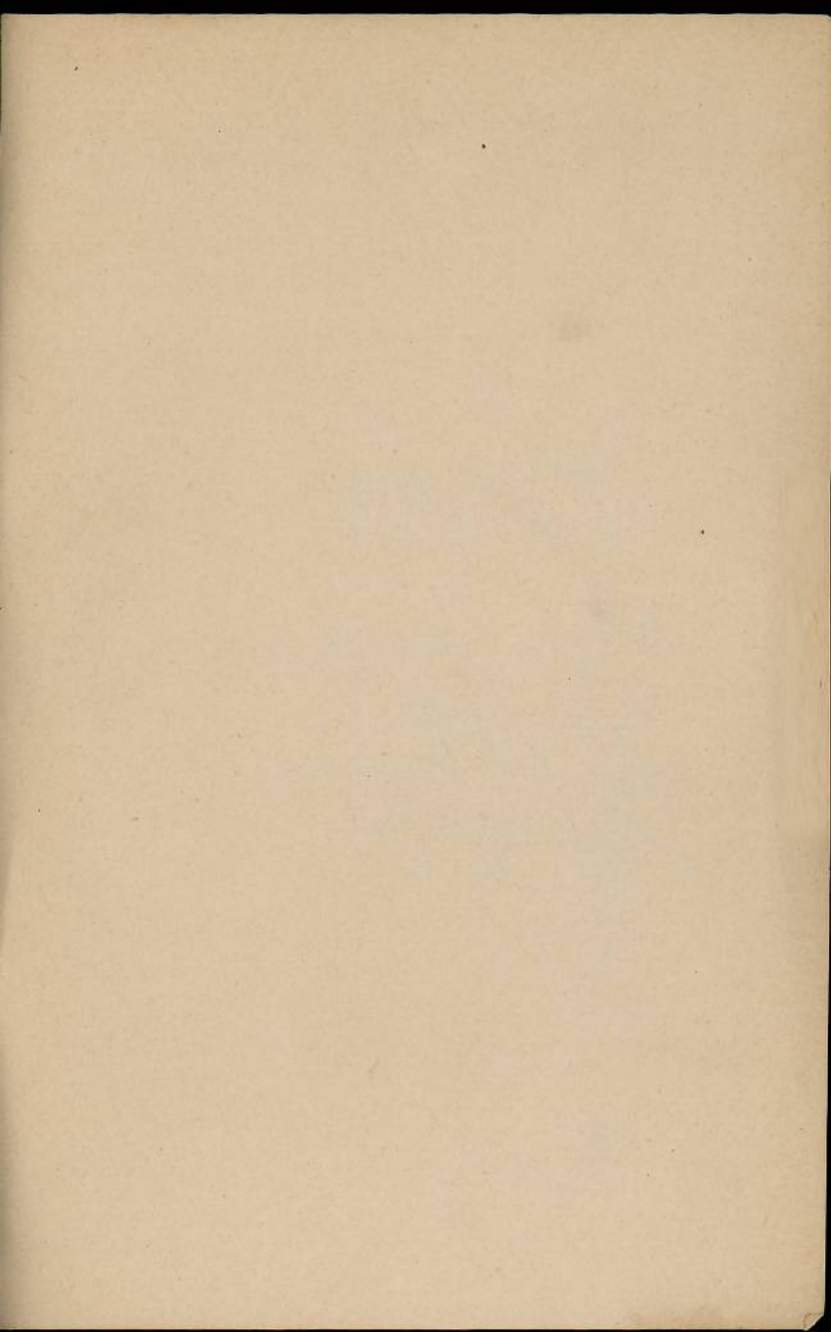
Notes
sur Toulouse

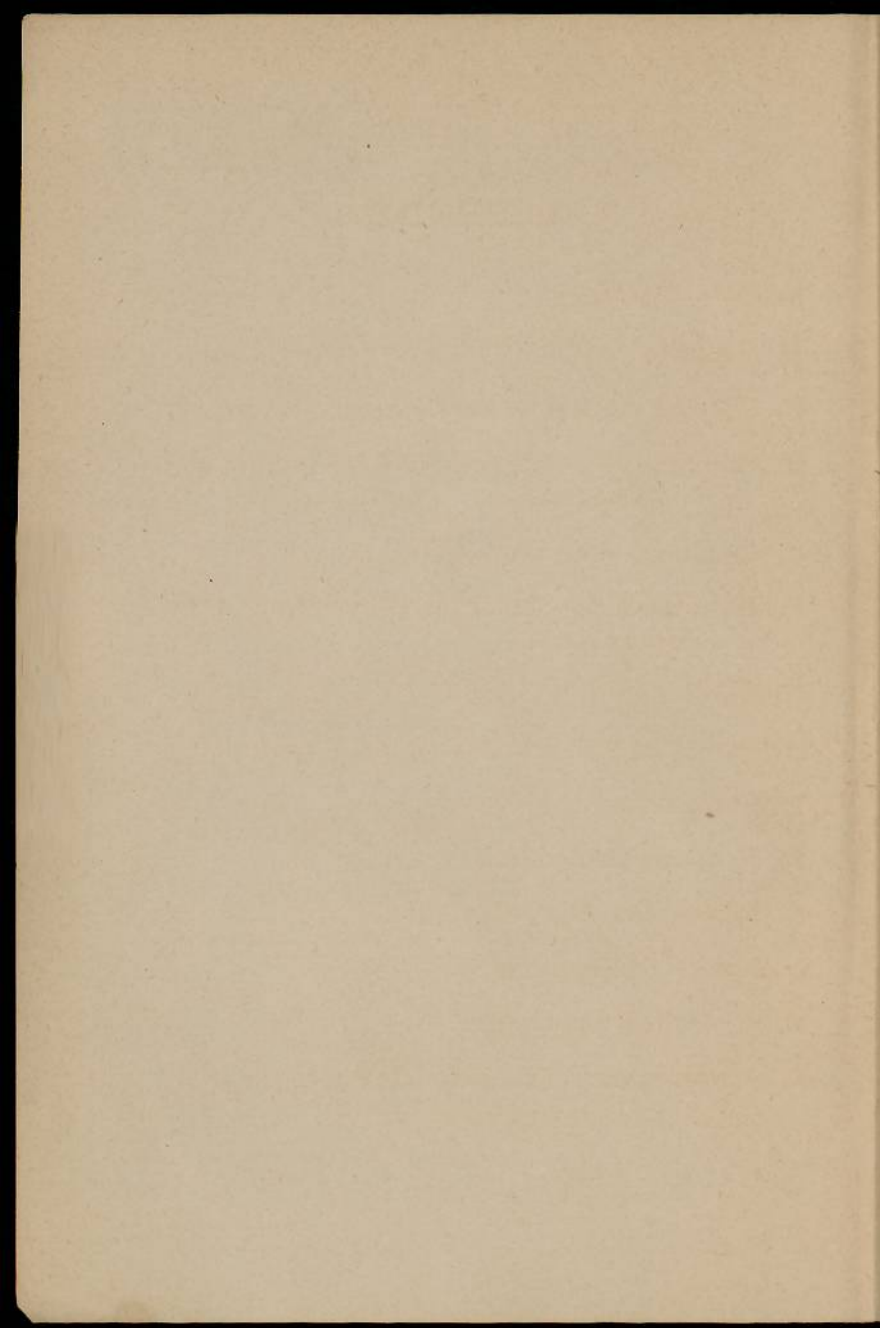


ÉDOUARD PRIVAT

LIBRAIRE DE L'UNIVERSITÉ.

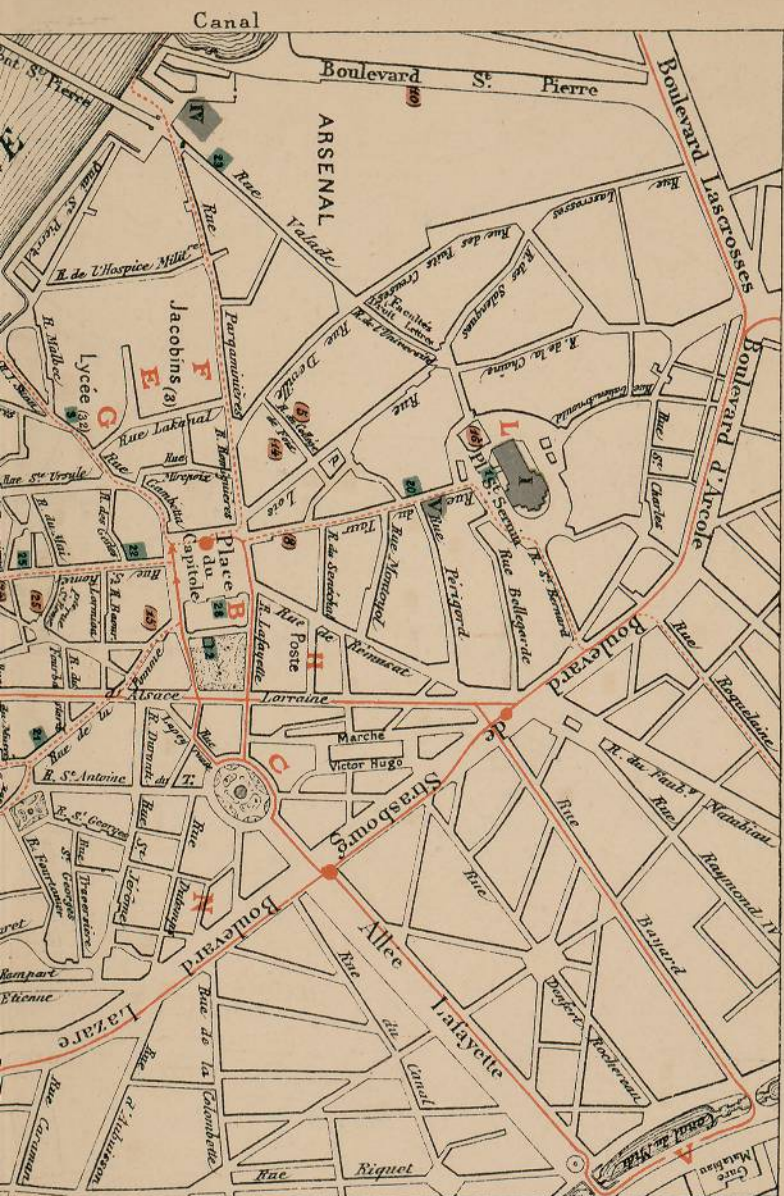






LÉGENDE

- A. Gare Matabiau.
- B. Capitole.
- C. Hôtel d'Assézat et de Clémence-Isaure.
- D. Facultés des Sciences, de Médecine et de Pharmacie.
- E. Jacobins, Petit Lycée.
- F. Réfectoire des Jacobins (Exposition des Beaux-Arts).
- G. Bibliothèque publique.
- H. Postes et Télégraphes (Bureau central).
- I. Préfecture.
- J. Hôtel de l'Académie.
- K. Musée des Augustins.
- L. Musée S^t Raymond.
- M. Ecole des Beaux-Arts.
- N. Conservatoire (Exposition de Photographie).

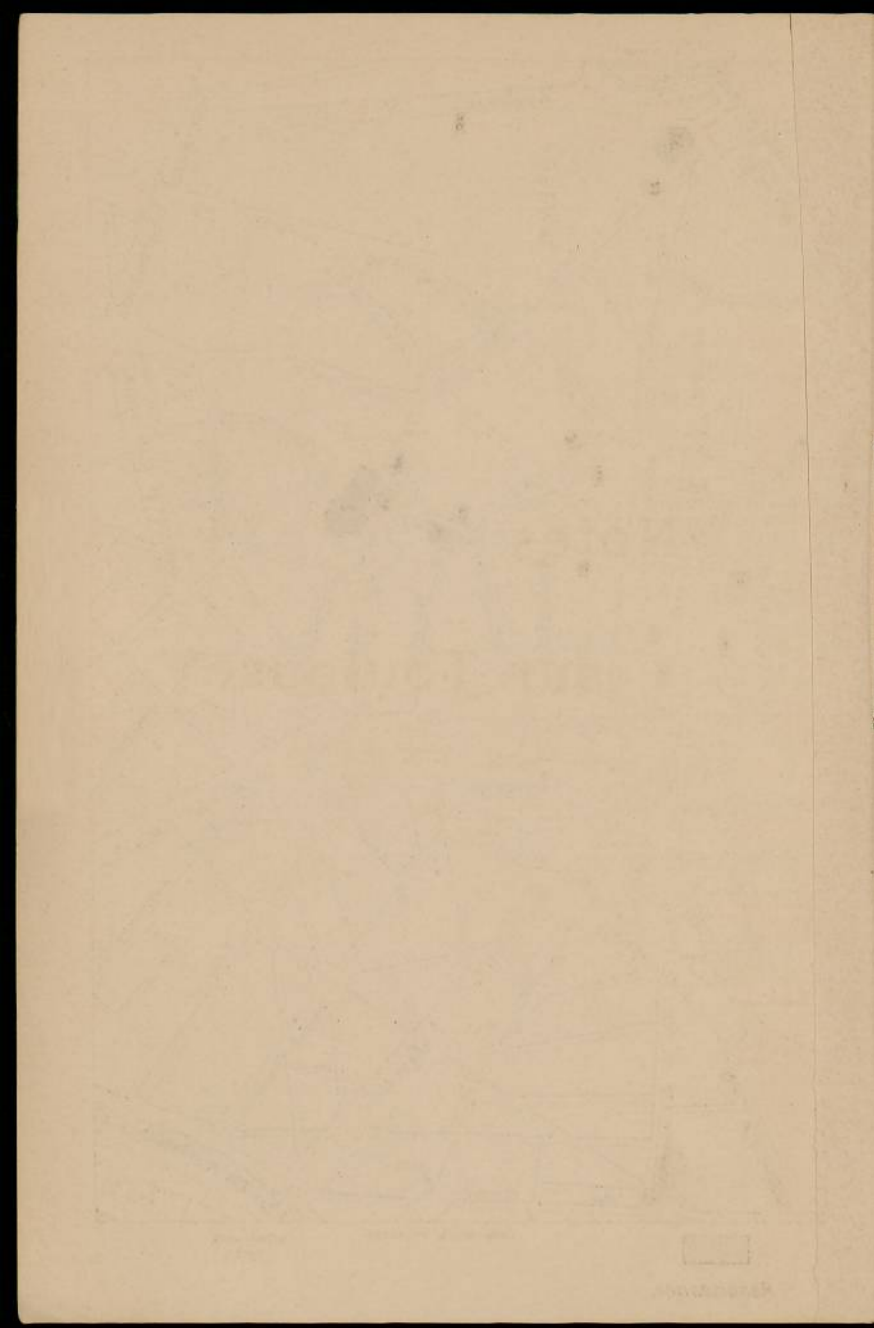


Tous droits réservés.

École
Vétérinaire



gival. Renaissance.



Notes

sur Toulouse

Notes

sur Toulouse

Rep PF-XIX-948

Aux délégués des Sociétés savantes

(37^e Congrès, 1899)

La Revue des Pyrénées.

Notes
sur Toulouse



EDOUARD PRIVAT

LIBRAIRE DE L'UNIVERSITÉ.



Le Congrès des Sciences et des Lettres

1888

La Réunion des Pyrénées

Votes

sur Toulouse



TOULOUSE 1888

TOULOUSE 1888

Ces notes ont été rédigées à la prière du Dr GARRIGOU, directeur de la Revue des Pyrénées, pour faciliter aux membres du Congrès la visite de Toulouse. Ce sont de simples résumés, quelques phrases extraites currente calamo des ouvrages des écrivains les plus autorisés, en tête desquels il convient de citer MM. Roschach, de Lahondès, J. de Malafosse. Le rédacteur de la compilation sollicite l'indulgence des auteurs et des lecteurs. Il est heureux de donner à ses confrères, venus de tous les points de la France, ce témoignage de cordiale sympathie.

E. C.

La santé au Pays toulousain.

Les statistiques du Dr Bertillon, qui portent sur une longue période de notre siècle, 1840 à 1866, établissent qu'à tous les âges de la vie la situation des habitants de la Haute-Garonne est excellente. Il y a, il est vrai, un fléchissement pour les enfants de un à cinq ans. La Haute-Garonne tombe alors au 56^e rang. Mais il en est de même dans *tout le Midi*, des Pyrénées-Orientales et du Tarn aux Alpes; ces départements vont du 77^e au 86^e rang. Le nôtre se relève bientôt, prend une position exceptionnelle et, au total, arrive au DEUXIÈME RANG sur toute la France pour la mortalité des deux sexes.

La Campagne toulousaine.

La Garonne a creusé son lit dans les couches puissantes du tertiaire, marne oligocène ou miocène, la molasse des géologues qui forme les collines et apparaît dans les tranchées profondes sous l'humus et les alluvions. C'est le sous-sol argilo-calcaire des terres arables de Gascogne et de Languedoc, autour de Toulouse, connu sous le nom de *terre-fort*, dénomination qui vient sans doute de sa ténacité qui en rend le labour très pénible. (Aspect des sillons très bien rendu dans la toile de Jean-Paul Laurens, *le Lauragais*, au Capitole.)

Les vallées, les terrasses ou plateaux qui les bordent sont recouverts de couches alluviales, formant une terre connue sous le nom de *boulbène*. On a des *boulbènes* siliceuses, argileuses, graveleuses, caillouteuses, que l'agriculteur améliore en leur apportant la marne calcaire empruntée aux profondeurs du sol ou aux flancs des collines.

Les mœurs et usages varient sur le *terre-fort* et dans *la plaine*.

Il n'existe pas de grandes fermes et un vaste domaine se subdivise en métairies ou *bordes* (20 à 30 hect.), dont chacune est exploitée par une seule famille de colons partiaires, métayers ou *bordiers*, payés en nature, part fixe en céréales, variable sur le profit des bestiaux, — ou bien suivant la nouvelle coutume du tiers ou de la moitié de tous les revenus.

Les femmes, qui ont l'habitude de travailler la terre et d'aider en tout leur père ou leur mari, ne sont pas payées; elles profitent du boni de la récolte avec toute la

famille. Les *estivandiers* sont loués pour la moisson et pour battre la récolte, moyennant une part dans le *dixième* du blé pris par le métayer. Les vignes ont des valets gagés. Le labourage est fait avec des bœufs.

Quelque vastes que soient les châteaux ou résidences du maître, les fermes n'y sont point attenantes. Les métairies sont à un seul étage, avec un galetas pour faire sécher le maïs et une petite grange au-dessus de l'écurie. L'habitation du colon est au centre avec un grenier quelquefois au côté; aux deux bouts, l'étable à bœufs et le hangar à fourrage. Exceptionnellement, il y a un grand hangar pour les pailles. On forme de grandes meules longues en forme de coque de navire, le *pailler*.

Les métairies sont bâties partie en terre crue, partie en brique cuite; dans certains parages, on y mêle du moellon du pays non taillé. Dans le canton de Cadours, riche en bois, les demeures sont dans le style des chalets, avec du torchis joint dans des traverses sur les côtés et une sorte de *veranda* en bois, plus ou moins gracieuse sur le devant.

Dans *la plaine*, une innombrable série de petits paysans exploitent les terres fertiles très morcelées. La brique crue joue dans leurs maisons un rôle plus grand que partout ailleurs. Les maîtres-valets ont des gages fixes en argent et en nature. Les *estivandiers*, *solatiers* ou *estachans* s'occupent de lever les récoltes et sont payés le dixième ou le neuvième sur le blé, la moitié sur le maïs, et le reste de l'année à la journée eux et leurs femmes. Les mules et chevaux contribuent largement aux labours.

(D'après L. DE MALAFOSSE.)

Le *maïs* joue encore un grand rôle dans le pays toulousain. Sa farine grossière et le son passent dans la nourriture des bêtes. Avec la farine fine, le paysan fait du pain cuit à l'ordinaire; du *mistras*, mélange de maïs et de citrouille enveloppé de feuilles de chou, mis dans des bassines et cuit au four; surtout du *millas* : on a de l'eau bouillante dans un chaudron; on ajoute un tiers de farine fine parfumée avec un zeste de citron et parfois assaisonnée d'un peu de graisse fraîche. On veille à ce qu'il ne se forme pas de grumeau; on verse sur une table recouverte d'un linge saupoudré de farine, on laisse refroidir et on découpe à morceaux que l'on mange habituellement en place de pain. Ce millas, frit ou grillé et sucré, est un mets recherché, un entremets apprécié des tables bourgeoises.

La volaille de Toulouse est succulente, mais on doit distinguer le *dindon*, le *canard* et l'*oie*.

La poule d'Inde est de plus en plus recherchée; en vingt-cinq ans, sa production a triplé. Bien nourrie, elle prend de la viande et non de la graisse, et forme un bon appoint de la conserve dite *le salé*. (Voir plus bas.) On a perfectionné le métissage du canard musqué avec la canne grise commune, qui donne le canard hybride et infécond appelé populairement *mulart*. L'*oie de Toulouse* est également le résultat d'une sélection intelligente et séculaire, qui a formé une variété dont le signe caractéristique est l'extrême développement des tissus adipeux, des organes digestifs et de la panse, et tout particulièrement du foie sous l'effet d'un gavage spécial. L'*oie*, dans sa jeunesse, est l'objet des soins les plus tendres et les mieux réglés. Dès que la moisson lui a permis de prendre du ventre, la panouille, elle mue, et

d'un coup de main la ménagère lui enlève sur le vif, malgré d'inutiles protestations, un excédent de duvet. La récolte du maïs, en octobre, achève le développement de l'animal, qui subit, en novembre ou décembre au plus tard, le gavage le plus intensif; il acquiert en vingt-cinq ou trente jours l'hypertrophie du foie tant désirée. Les foies de canard et d'oie arrivent à peu près aux mêmes dimensions, au poids maximum de 4 kilogramme, c'est-à-dire à une valeur de 6 francs. Ils diffèrent légèrement de forme et sérieusement quant au fond; celui de l'oie, plus large et moins long, reste plus volumineux au cours des opérations culinaires que nécessite le *pâté de foie*; il ne fond pas autant, sa pâte est plus onctueuse. La plupart des pâtés de foie de canard sont faits avec l'oie.

Le corps de l'oie dépécé et mis au sel pendant vingt-quatre heures est ensuite cuit avec sa graisse et un supplément, puis renfermé dans des pots spéciaux de faïence vernie; c'est la provision de *salé* qu'on appelle en langage du Nord le confit. Le dindon peut être joint à l'oie, nous l'avons dit, ainsi que les parties du cochon inutilisées autrement. Le salé sert à animaliser toute l'année la nourriture des campagnards. Les amateurs ne détestent pas un salé assez antique pour être rance et donner à la soupe un parfum *sui generis*.

Les foires de la Toussaint voient la présentation générale de ces intéressants volatiles sur le point d'être engraisés. Il y a tel marché de Grenade où l'on compte huit mille oies et tel autre, par exemple celui de Castanet, où domine le rouge des dindons dans une proportion inattendue.

Nous aurions tort d'oublier le condiment de toute

bonne cuisine méridionale, l'*ail*, objet d'une culture très développée; les *cornichons*, mis en conserve et fournis au monde entier. L'*oignon brûlé*, également universel, est une invention toulousaine, et nous en avons encore le monopole.

La Garonne.

Le fleuve, depuis Cazères à la sortie des Pyrénées, jusqu'au département de la Gironde, coule dans une plaine de plusieurs kilomètres de largeur, formée de gravier reposant à quelques mètres de profondeur seulement, sur de la marne miocène ou oligocène. Mais tandis que, en amont de Toulouse, elle s'y est encaissée dans la marne, en une étroite tranchée de 10 à 20 mètres de profondeur, elle coule en aval presque à son niveau pendant les eaux basses et la recouvre pendant les crues. Cette différence est due, au moins en partie, à l'Ariège, qui, près de Toulouse, se jette dans la Garonne et double presque son volume. Grâce à cet apport, quand le climat est devenu moins humide, à la fin du règne de l'*Elephas primigenius*, les crues de la Garonne ont continué à déborder sur la plaine en aval et à l'aider à changer brusquement son lit et à corroder ses bords, tandis qu'en amont, n'ayant plus assez d'eau, elle a dû se borner à creuser son lit et à s'encaisser.

La Garonne est bordée de terrasses qui correspondent aux anciens régimes du fleuve; ainsi le quartier de Saint-Cyprien est établi sur une terrasse de 3 kilomètres de largeur, à 7 mètres environ au-dessus de l'étiage; il est inondé par les fortes crues actuelles. Au delà, le terrain se relève encore, sur une largeur de 4 kilomètres, à 13 ou 14 mètres plus haut; enfin, une troisième terrasse de

10 kilomètres de largeur, haute de 30 mètres, puis sur les cimes des collines des lits de gravier, rappellent la puissance du fleuve à ses diverses étapes. En somme, il est descendu de la cote 230 à la cote 130, et a diminué de largeur en proportion durant une période qui remonte sans doute jusqu'au pliocène inclusivement.

Mieux que le mouvement de la terre souvent invoqué, la direction des pluies explique pourquoi la Garonne et tous les cours d'eau du sud-ouest se portent à l'est de la plaine. Les gouttes de pluie, chassées obliquement, frappent toute la hauteur des talus exposés à l'est et favorisent le ruissellement des eaux, leur action érosive, les éboulements, tandis que les talus de l'ouest ont leur base à l'abri et ne reculent pas.

La Garonne a une puissance très variable selon les saisons; le plus souvent elle est très basse, insuffisante pour les usines riveraines; elle descend, à Toulouse, à un volume de 30 mètres cubes par seconde, et parfois, après des chutes de pluie ou des fontes de neiges exceptionnelles, elle monte à 10,000 mètres cubes environ (1875).

(D'après MM. LEYMERIE et HARLÉ.)

Toulouse. — La ville rose, les briques.

Les poètes ont découvert récemment que Toulouse était la ville rose par excellence, et leurs beaux vers multipliés ont redit partout les expressions de leur ravissement. Cette découverte se produit juste au moment où la brique rouge ou rose est délaissée par nos maîtres maçons, remplacée par la brique jaune ou grise, et mieux encore par la pierre et le fer.

Les architectes qui ont des goûts artistiques, et de ra-

res propriétaires également intelligents, protègent les vieilles façades ou les restaurent en respectant leur couleur. Mais, hélas ! au lieu de laisser la brique à nu parée de son éclat antique, mordorée par les rayons du soleil, comme on peut le voir et admirer aux Jacobins, ils s'avisent trop souvent de la repeindre d'un rouge déplaisant, destiné à prendre rapidement toutes les teintes de la poussière et de la boue. La ville rose bientôt sera une légende conservée par la littérature de notre fin de siècle.

L'architecte des Monuments historiques lutte avec courage contre les procédés de la décadence ; mais il est facile et à la mode de se passer de lui, de la Commission et de leurs conseils. La seule personne assez puissante pour maintenir, vers la fin du jour, la bonne réputation de notre cité est le soleil quand il va *trescouler*.

Les briqueteries sont autour de la ville, à proximité des gisements d'argile¹. La terre, extraite généralement à l'automne, est exposée à l'action des agents atmosphériques, travaillée l'hiver à plusieurs reprises, puis détrempée avec moitié d'eau, pétrie *en marchant* et recoupée pour *corroyer* la masse d'une façon uniforme et pour la séparer des matières étrangères. Ces opérations, très importantes pour assurer la bonne qualité des briques dont elles augmentent la densité, sont très pénibles et se font quelquefois mécaniquement. L'argile ne doit être ni trop grasse ni trop maigre. On la dégraisse avec du sable fin ou des matières calcaires pour éviter les déformations et les fendillements au séchage et à la cuis-

1. Des constructeurs avisés ont pris l'argile sur le lieu même où ils devaient construire, utilisant ainsi les déblais, évitant les frais de transport. Exemple : les manufactures Sirven.

son. Contre la vitrification, on ajoute aux pâtes maigres de la marne ou de la chaux.

Les briques sont moulées avec des cadres de bois sans fond, plus grands que la dimension prévue, à cause du retrait à la cuisson. Les briques enlevées du cadre sont soumises à une dessiccation lente à l'air, sur une aire bien plane et sablée. Elles sont posées d'abord à plat, puis sur champ; ensuite on les pare, c'est-à-dire qu'on enlève les bavures laissées par le moule. On les dispose sous des abris à claire-voie pour qu'elles sèchent complètement. Puis elles sont mises dans des fours, soit au bois, soit à la houille. La cuisson dure de dix à douze jours et il faut cinq à six jours pour le refroidissement.

La brique avant d'être utilisée est, à pied-d'œuvre, l'objet d'une façon qui a pour but d'enlever par le raglage la surface naturelle et de la régulariser. Cette taille pourrait être avantageusement supprimée et l'a été quelquefois, non sans d'énergiques résistances de la part des maçons.

Les briques rouges de taille (144 au m. cube) coûtent environ 14 fr. 50 c.; la brique blanche, 22 fr. 50 c. En d'autres termes, 21 fr. 75 c. et 33 fr. 75 c. le mètre cube, alors que le mètre cube des pierres tendres est de 50 à 60 francs.

Mais, en réalité, le mètre cube de briques en place sur nos façades est rempli à l'intérieur de matériaux provenant de démolitions de vieilles briques. En général, la maçonnerie de parement n'a en moyenne que les deux cinquièmes de l'épaisseur du mur, les trois cinquièmes restant en remplissage, et dans ces conditions, les prix du mètre cube sont de 45 à 50 francs en brique rouge, de

56 à 65 francs en brique blanche, et en pierre tendre de 90 à 120 francs.

Nos Pyrénées ne donnent pas de pierres de taille tendres; nous sommes tributaires de l'Hérault (Beaulieu), du Gard (Beaucaire), des Bouches-du-Rhône (Fontvieille), des Charentes, du Poitou, etc.

Toulouse archéologique.

Toulouse fut durant tout le siècle dernier, la Révolution et l'Empire, la patrie du vandalisme, selon la juste expression de M. de Montalembert. De tous côtés sont des lambeaux ou les seuls souvenirs de monuments qui étaient l'honneur de l'art et du génie français. De nos jours, chaque année, nous avons à déplorer de nouvelles pertes, et pourtant les vestiges d'un glorieux passé sont encore assez nombreux pour provoquer l'étonnement et l'admiration.

La liste ci-dessous mentionne seulement les *principales* constructions archéologiques, celles qui sont indiquées sur notre plan ci-joint. Elle a été dressée par Joseph de Malafosse qu'une mort prématurée nous a ravi, et elle a été donnée complète dans l'*Album des Monuments et de l'art ancien du Midi*, publication éditée avec un grand luxe par la maison Edouard Privat.

ROMAN (en violet sur le plan).

- I. Saint-Sernin, consacré en 1096; abside de cette époque, continué au siècle suivant; clocher des douzième et treizième siècles; dans le chœur, sculptures encastrées provenant d'un édifice antérieur. Autel et crucifix du douzième siècle. *Au Musée*, restes du cloître et autres débris.

- II. Saint-Étienne, restes de l'église de l'évêque Izarn (1075). Galerie et chapiteaux utilisés au treizième siècle. *Au Musée*, débris de la salle capitulaire et du cloître.
- III. La Daurade. *Au Musée*, restes de la salle capitulaire et du cloître.
- IV. Saint-Pierre-des-Cuisines (dans les annexes de l'Arsenal), porte et tombeau.
- V. Au Grand-Séminaire, rue du Taur, salle basse de la tour de Mauran.
- VI. Rue Peyrolières, 18, dans la cour, une fenêtre romane.

GOTHIQUE (en rose sur le plan).

- (1) Saint-Étienne, nef du début du treizième siècle; chœur commencé en 1272; portail, 1449; triforium et clôture du chœur, quinzième siècle; sacristie et contreforts, débuts du seizième siècle (Jean d'Orléans, archevêque); voûte du chœur, 1612; vitrail où figurent Charles VII, Louis XI, dauphin, et Denys Dumoulin, archevêque (1432-1439).
- (2) Rue Temponières, 10, tour des Vinhas, treizième siècle; voûte intéressante, armoiries.
- (3) Les Frères Prêcheurs (les Jacobins), église, cloître, treizième siècle; chapelle capitulaire; chapelle Saint-Antonin, terminée en 1341, fresques très remarquables.
- (4) Rue Croix-Baragnon, 15, maison de la fin du treizième siècle.
- (5) Les Cordeliers, clocher du treizième siècle. *Au Musée*, statues de la chapelle dite de Rieux, construite par Jean de Tessandière, évêque de Rieux

(1324-47); deux autres statues à la façade du Taur; deux autres, rue du Faubourg-Arnaud-Bernard, n° 28.

- (6) Les Carmes, treizième siècle. *Au Musée*, les débris du cloître détruit en 1810.
- (7) Les Augustins (aujourd'hui le Musée), cloître, clocher, salle capitulaire, sacristie, quatorzième siècle; nef, quinzième siècle, défigurée.
- (8) Le Taur, quatorzième siècle; absides fin du quinzième siècle.
- (9) Saint-Nicolas, nef, clocher, du quatorzième siècle; au portail, sculptures du quinzième siècle; porte de sacristie, 1562; voûte gothique de même date dans la même chapelle. — Orfèvrerie ancienne.
- (10) Remparts élevés en 1345.
- (11) Remparts et tours dans la prison militaire des Hauts-Murats et aux alentours; ils doivent être antérieurs en grande partie à la reconstruction générale de 1345.
- (12) Église de la Dalbade, nef de 1501 à 1535; clocher fini en 1555; flèche, reconstruite 1881-1882.
- (13) Rue Philippe-Féral, chapelle de Nazareth, commencement du seizième siècle.
- (14) Rue des Lois et du Collège de Foix, ledit collège, 1457, construit par Pierre de Foix, cardinal.
- (15) Place du Capitole, 1, collège Saint-Martial, tour et débris du quinzième siècle.
- (16) Collège Saint-Raymond, construit par Martin de Saint-André, évêque de Carcassonne (1509-1545).
- (17) Grand'chambre du Palais, construite en 1492, dans l'ancien Château-Narbonnais. Le Palais contient

des débris de remparts et de la tour de l'Aigle, époque romaine.

- (18) Place du Salin, 25, rue du Vieux-Raisin, 1, anciens bâtiments de la Trésorerie, quinzième siècle.
- (19) Rue Malcousinat, 11, maison de Hugues Boysson, capitoul en 1468, tour et arrière-cour, fenêtre, cheminée armoriée.
- (20) Rue de la Bourse, 20, P. del Faou, marchand, 1495, cour bien conservée.
- (21) Rue des Changes, 29, Pierre de Lancefoc, capitoul en 1480-1513; tour, voûte armoriée; entrée, rue Temponières, 10.
- (22) Rue des Changes, 21, Boscredon, capitoul en 1504, salle curieuse, façade de bois.
- (23) Rue Peyras, 10, Pierre de Sarta, capitoul en 1529, tour.
- (24) Petite rue Saint-Rome, 4, Raymont Séguy, capitoul en 1527, tour.
- (25) Rue des Changes, 20, tour, arrière-cour Renaissance. Delpech, capitoul (1554), ses armoiries.
- (26) Rue Peyrolières, 18, maison des Ysalguier, tour.
- (27) Rue Peyrolières, 3, d'Olmères, conseiller en 1515, tour.
- (28) Rue Croix-Baragnon, 19, Bonnefoy, capitoul en 1513, tour très ornée.
- (29) Rue Pharaon, 21, hôtel de Ruffy, porte très ornée.
- (30) Rue de la Dalbade, 2, M. de Rivières, conseiller en 1516, cour, puits en fer forgé.
- (31) Rue des Balances (Lycée), façade, seconde cour de l'hôtel de Bernuy, tour; logis, portail et tour, 1504, cour, 1530-1537. Devise : *Si Deus pro nobis*, etc., très joli portail.

RENAISSANCE (en bleu sur le plan).

FRANÇOIS 1^{er}.

1. Avant-porte de Saint-Sernin; très joli travail.
2. Tour des Archives de l'Hôtel de Ville, 1525. Inscription. Modifiée par les restaurations.
3. Cour de l'hôtel Bernuy, 1530; figure en moulage au musée du Trocadéro.
4. Rue du Vieux-Raisin, 32, maison de Béringuier-Maynier, capitoul en 1515, cour et arrière-cour, cheminée.
5. Rue d'Aussargues, ancien hôtel de Roquettes, quinzième siècle; tour de du Tournœr, président au Parlement, 1528; sculptures remarquables.
6. Hôtel de Jean de Pins, évêque de Rieux, † 1537, cour.
7. Rue Ninau, 15, hôtel de P. Jaulbert, président, 1534.
8. Porte de la Dalbade, 1537.
9. Rue de la Dalbade, 31, M. de la Mammye, conseiller, 1528, tour et galerie.
10. Rue de la Madeleine, 3, ancien hôtel des du Tournœr, quinzième siècle; cheminée de 1538, armes de Barrassy, capitoul, 1537.
11. Rue Malcousinat, 11, M. de Cheverry, 1535, trésorier, fenêtres, puits en fer forgé.
12. Rue des Changes, 23, Arnaud de Brucelles, hôtel daté 1544, très complet.
13. Au Jardin des Plantes, ancienne porte du Capitole, par Nicolas Bachelier, 1545, mutilée.
14. Entrée de la rue du Vieux-Raisin, porte de l'hôtel de Vaisa, juge au Sénéchal.

15. Rue de la Dalbade, 25, cour de l'hôtel de Jean Bagis, conseiller, 1537.
16. Rue Espinasse, 1, hôtel de Mansencal, président en 1538, escalier, cour, façade en partie détruite, remaniée sous Henri III.

HENRI II.

17. Place d'Assézat, 7, hôtel d'Assézat, 1555; Pierre Assézat, capitoul; très beau.
18. Rue de la Dalbade, 22, hôtel de Gaspard Molinier, conseiller 1556; cour, arrière-cour, cheminée, sculptures remarquables, 1534.
19. Rue du Vieux-Raisin, 33, hôtel de Jehan Burnet, greffier; partie antérieure des bâtiments.
20. Rue du Taur, porte du Séminaire de l'Esquile, œuvre de Bachelier, 1557, année de sa mort; dégradée.

CHARLES IX, HENRI III.

21. Rue de la Pomme, 5, hôtel de S. Buët, conseiller, porte et fenêtres; cheminée Henri IV mutilée.
22. Rue Saint-Rome, 39, cour de la maison d'Auger Ferrier, médecin de Catherine de Médicis.

HENRI IV, LOUIS XIII.

De nombreux édifices, parmi lesquels :

23. Rue de la Dalbade, 29, hôtel de M. de Massas, conseiller en 1572, cour restaurée.
24. Rue des Changes, 16, M. de Saint-Germain, trésorier général, capitoul en 1590, escaliers de bois et galeries.
25. Rue Saint-Rome, 3, façade intacte.
26. Sur la colonne Dupuy, statue de bronze de 1550.
27. Grande-Allée, porte de l'Arsenal, transportée de la rue Lafayette.

28. Cour Henri IV, au Capitole, 1604 et années suivantes. La partie inférieure de la porte Henri IV est du seizième siècle, la partie supérieure date de Louis XIII.
29. Les Chartreux, église consacrée en 1612, portail, boiseries.
30. Rue et place de la Bourse, la maison des Marchands, 1606 (défigurée).
31. Rue de la Dalbade, 25, « hôtel de pierre », hôtel de M. de Clary, premier président, 1611-1615.
32. Rue des Tourneurs, 45, dans la cour, ancienne façade très ornée de l'hôtel de M. de Caulet, conseiller en 1634.
33. Rue Nazareth, 4, hôtel de M. de Rabaudy, conseiller, 1614.

L'Hôtel d'Assézat.

PALAIS DES ACADÉMIES ET DES SOCIÉTÉS SAVANTES.

Seul à Toulouse, et certes avec justice, ce logis a conservé le nom du riche marchand qui l'avait fait construire, Pierre Assézat. Le négociant, qui avait déjà pris une grande extension dans les derniers siècles du Moyen-âge, grâce à la situation de la ville entre les deux mers, entre l'Italie, l'Espagne et le nord de la France ou l'Angleterre par Bordeaux, s'était développé davantage encore après les immenses découvertes qui venaient d'ouvrir de nouveaux mondes. Pierre Assézat, dont le père était venu d'Espalion, en Rouergue, augmenta rapidement sa fortune. Capitoul une première fois en 1552, puis bientôt seigneur de Dussède, il s'empessa de manifester sa richesse et son rang élevé par l'érection de cette

demeure, qui devait dépasser toutes celles de la belle et féconde renaissance toulousaine.

Il traita, le 26 mars 1555, avec Jean Castagné dit Nycot, maître-maçon de Toulouse, pour la construction, suivant « les articles écrits et ordonnés par M^e Nycolas Bachelier. »

Ces mots veulent dire sans doute que l'illustre architecte toulousain, auteur des plans, laissa la charge de l'entreprise à Jean Castagné. En trente mois, deux ailes et le portique furent construits. Mais sur ces entrefaites avait eu lieu le grand mouvement de la Réforme. Pierre Assézat avait pris parti pour elle avec une grande partie de la population. La guerre civile fut déchaînée partout. Finalement, le roi et les catholiques l'emportèrent. Assézat fut banni à perpétuité, privé de sa noblesse, et ses biens furent confisqués. Le 30 septembre 1572, il abjura et rentra en grâce après une série d'humiliations.

N'ayant plus sa grosse fortune, il ne put terminer son beau logis ; lui ou ses fils se bornèrent à établir un étage sur le portique, la porte d'entrée et le beau balcon qui court le long du mur de la maison voisine.

L'hôtel fut vendu, en 1761, au baron de Puymaurin, qui transforma l'intérieur au goût de son temps et détruisit les meneaux en croix des fenêtres. L'édifice s'est ainsi maintenu jusqu'à notre siècle. Les derniers propriétaires se virent obligés, à leur tour, d'en modifier les dispositions pour les nécessités d'une destination utilitaire et commerciale.

Des parties de l'œuvre de la Renaissance furent voilées mais non détruites, très heureusement. Nos vieux hôtels, hélas ! n'ont pas eu généralement cette chance.

M. Ozenne en fit l'acquisition avec l'intention d'y loger

l'Académie des Jeux Floraux, dont il était l'un des mainteneurs, la Société de géographie qui l'intéressait tout particulièrement, et les autres compagnies savantes de Toulouse. Il l'a légué à cet effet à la ville¹, chargeant son légataire universel de veiller à l'exécution de ses volontés. C'est de cette tâche que s'est acquitté M. Antonin Deloume, professeur à la Faculté de droit, membre lui-même de nos Académies.

Un désaccord entre le Bureau de bienfaisance et la ville pouvant retarder de plusieurs années la prise de possession de l'hôtel par cette dernière, M. Deloume a cru pouvoir entreprendre de ses deniers avancés, et en sa qualité d'administrateur, la restauration du monument et l'installation des Sociétés.

La restauration des façades, et du portique surtout, était particulièrement délicate. Il fallait supprimer des cloisons, des murs ajoutés dans ce siècle, relever çà et là des morceaux enlevés, refaire des pans de mur insolides, remplacer des pierres rongées par le temps ou détruites par les occupants successifs ; il fallait surtout ne rien ajouter à l'œuvre de la Renaissance et dévoiler seulement toutes ses beautés. Il y a peu de monuments français qui aient été l'objet d'une si habile et si sobre restauration. (Architecte-directeur des travaux : M. Curvale.) A l'intérieur, l'escalier d'honneur s'est montré superbe avec ses façades de brique rose, ses voûtes, ses piliers de pierre, ses sculptures ; les salons ont repris leur ampleur, et les

1. M. Ozenne a voulu que l'hôtel fût désormais appelé hôtel d'Assézat et de Clémence Isaure. Le buste en marbre, par Maurette, du bienfaiteur de Toulouse est sous le portique de l'hôtel, à côté du moulage de la statue de Fermat, dont le bronze est à Beaumont-de-Lomagne.

plafonds aux fines ciselures Louis XVI ont reparu. Au rez-de-chaussée, une galerie contiguë au salon de la Société de géographie peut contenir un auditoire de trois cents personnes en attendant la construction du grand hall, auquel M. Ozenne destinait la seconde cour.

Au rez-de-chaussée encore, l'Académie de législation. Au premier, l'Académie des Jeux Floraux et l'Académie des sciences ont les plus beaux salons ¹ et leurs archives. Au second, il y a la Société archéologique et la Société de médecine. Toutes ont leurs livres dans des salles voisines, claires, d'accès facile ; c'est au total une bibliothèque de 50,000 volumes pour la première fois réunis.

Les Sociétés savantes.

Toulouse possède une quinzaine d'Académies fermées et de Sociétés à nombre de membres illimités. Six, reconnues d'utilité publique par décret, sont logées à l'hôtel d'Assézat et de Clémence Isaure ; en voici la liste :

Académie des Jeux Floraux. — Pas de président, mais un modérateur par trimestre. — Secrétaire perpétuel, M. le comte Fernand de Rességuier (on va célébrer le cinquantième anniversaire de son élection). — (Voir notice spéciale ci-dessous, p. 21.)

Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres. — Autorisée en 1729, lettres patentes de 1746, décret de 1807. — Président, M. le Dr Basset ; — secrétaire perpétuel, M. Ernest Roschach.

Société archéologique du Midi. — Fondée le 2 juin

1. On remarque dans ces salons les portraits de Goudoulin, de Lefranc de Pompignan et autres, de divers bienfaiteurs ou maîtres ès jeux de l'Académie des Jeux Floraux. L'exquise statuette de Clémence Isaure est l'œuvre de Maurette.

1831, décret du 10 novembre 1850. Ses membres ont créé les musées de Toulouse. — Président, M. Jules de Lahondès; — secrétaire général, M. Émile Cartailhac.

Société de médecine. — Fondée en 1801, décret de 1853. — Président, M. Frébault; — secrétaire général, M. Saint-Ange.

Académie de législation. — Unique en Europe, fondée en 1851, décret de 1871; distribue les prix du ministre. — Président, M. Bauby; — secrétaire perpétuel, M. Antonin Deloume.

Société de géographie. — Fondée en 1884, décret de 1896. — Président, M. Legoux; — secrétaire général, M. Guenot.

En outre, les principales Sociétés sont :

Société d'agriculture de la Haute-Garonne, rue Saint-Antoine-du-T, 20, dont le rôle et l'heureuse influence ont toujours été fort importants. — Président, M. le Dr Audi-guier; — secrétaire général, M. Héron.

Société d'horticulture. — Fondée en 1853. — Président, M. le Dr Clos, correspondant de l'Institut; — secrétaire général, M. Neumann.

Société d'histoire naturelle, dont les membres ont créé le Musée d'histoire naturelle. — Président, M. Émile Cartailhac; — secrétaire général, le Dr Lamic. — Rue de Rémusat, 17.

Société photographique. — La première de province. — Président, M. l'ingénieur Jullian; — secrétaire général, M. Ch. Fabre. — Rue de la Colombette, 11.

Club alpin français, section des Pyrénées centrales. — Président, M. Trutat; — secrétaire, M. Alyre Martin.

Association pyrénéenne. — Fondée en 1888. — Publie la *Revue des Pyrénées*; les dix premiers volumes sous

la direction de M. le Dr Garrigou, fondateur de l'œuvre avec feu Julien Sacaze, aujourd'hui, sous la direction de M. le baron Desazars de Montgaillard.

Société régionale des architectes du Midi. Elle tient un Congrès annuel. — Président, M. B. Guitard; — secrétaire principal, M. Curvale.

Escolo moundino, relevant de la maintenance de Languedoc. — M. L. Vergne, capiscol; — M. Bacquié-Fonade, secrétaire.

Union artistique de Toulouse. — Président, M. Louis Cazal. — Organise des expositions annuelles. Celle de cette année est dans le réfectoire des Jacobins, rue Pargaminières.

Il est d'autres Associations qui, tout en ayant des préoccupations scientifiques, sont surtout des œuvres d'intérêt public, par exemple, la *Société des pêcheurs à la ligne*, dont le président d'honneur est M. Fabreguettes, conseiller à la Cour de cassation. Elle publie un excellent journal, *le Pêcheur toulousain*.

Académie des Jeux Floraux.

En 1323, sept troubadours toulousains invitèrent tous les poètes à concourir le 1^{er} mai de l'année suivante. Le vainqueur devait être récompensé d'une Violette d'or. Ainsi eut lieu la première « Joie de la violette » et d'autres à pareil jour régulièrement. Ces fêtes, établies après la croisade contre les Albigeois et la disparition de la dynastie comtale de Toulouse, furent empreintes du sentiment éminemment catholique qui caractérisait dès lors l'ancienne capitale du midi de la France. Les sujets relatifs à l'amour profane étaient rigoureusement proscrits par le texte formel de *las leys d'amors* dont le texte

original existe encore. En revanche, à chaque page des *Joyas del Gay saber* qui le suivent, on lit une invocation à la Vierge Marie. Dans les *Cansos* et *Dansas de Nostra Dona*, dont l'inspiration est empruntée aux litanies de la Vierge, on a deux ou trois fois isolé la *clémence* des autres vertus de la Mère de Jésus, et il semble bien que c'est là le point de départ de la substitution de dame Clémence à Notre-Dame comme patronne des Jeux Floraux¹. Le collège du Gai-Savoir, dès ses débuts, fut aidé par les libéralités de Toulouse, et l'histoire a enregistré l'importance inégale de ses diverses périodes et de ses concours renommés. Au dix-septième siècle, des festins plantureux, des fêtes ruineuses avaient succédé aux gracieuses réunions primitives. Une réforme fut nécessaire. En 1694, le roi, sur l'avis de Colbert, et grâce à l'influence de M. de Laloubère, érigea par lettres patentes en Académie des Belles-Lettres les Jeux Floraux de Toulouse. Les statuts de 1773 sont encore à peu de chose près en vigueur.

Depuis 1896, grâce à la libéralité de l'un de ses membres, M. Ozenne, l'Académie décerne des prix de vertu et de mérite analogues à ceux qu'a fondés Monthyon à l'Académie française.

(Tous les ans, l'Académie reçoit sept à huit cents pièces de vers, parfois bien davantage.)

1. La statue dite de Clémence Isaure, jadis au Capitole, actuellement sous le portique de l'hôtel d'Assézat, est la falsification d'une pierre tombale d'une jeune fille des Isalguiers. L'épithaphe, gravée sur une plaque de cuivre placée sur le piédestal, est apocryphe, fabriquée de toutes pièces entre 1534 et 1557. C'est elle qui mit en circulation le nom d'Isaure, devenu populaire.

La fête solennelle a lieu le 3 mai, pour la distribution des Fleurs et des prix.

L'Académie publie tous les ans un volume renfermant les œuvres de ses membres (les *mainteneurs*), celles des auteurs, poètes ou historiens qu'elle a couronnés ou distingués, et les rapports sur les concours annuels.

L'Hôtel de Ville ou Capitole.

Il y avait, en 1175, un *commun-conseil* où siégeaient les délégués de la cité et du bourg. Cette assemblée ou chapitre, *Capitulum*, eut des membres nommés *Capitularii* en latin, en roman *Capitols*, enfin les Capitouls longtemps après. On n'hésita pas à traduire par un à-peu-près : *Capitulum* devint *Capitolium*, le *Capitole*, et l'on se persuada volontiers qu'il remontait à l'époque romaine. En réalité, Toulouse romaine, gravitant après la conquête dans l'orbite de Narbonne, n'eut pas, sans doute, de Capitole. En tous cas, l'édifice qui porte actuellement ce nom fallacieux a des origines bien connues. On sait que l'emplacement de la première maison commune fut acheté pièce à pièce de 1190 à 1204, à la limite du bourg et de la cité, contre les remparts. Tous les siècles y avaient ajouté, et malgré le vandalisme et les reconstructions du dix-huitième et du dix-neuvième siècles, on pouvait y voir encore avant 1875 d'intéressants vestiges des divers âges.

Aujourd'hui, il reste la tour des archives à laquelle nous consacrons une note spéciale, la cour dite de Henri IV, dans laquelle fut exécuté le duc de Montmorency, et bien restaurée.

La façade principale est l'œuvre de Cammas (1750-1760), qui dut subordonner son plan à la conservation des galeries intérieures. Il existait, en effet, depuis un siècle une galerie où, par l'initiative du capitoul Lafaille, on avait placé les bustes des notables toulousains. Plus ou moins remaniée, cette *salle des Illustres* était parvenue jusqu'à nous. On vient de la démolir (1887) et de la renouveler de fond en comble. Des « Illustres », il reste quelques bustes. L'attention se porte uniquement sur la décoration de la salle et les peintures murales. Celles-ci sont l'œuvre de cette pléiade de grands artistes qui portent si haut la renommée de Toulouse : Jean-Paul Laurens, Henri Martin, Debat Ponsan, Rixens, Falguière, Destrem, Yarz, Gervais et Rachou. Plusieurs toiles manquent encore, notamment celle de Benjamin Constant. Les statues et bas-reliefs sont ou seront de Falguière, Mercier, Laporte, Labatut, Marqueste, etc. L'architecte Pujol a fait preuve d'un véritable talent, soit en unissant les trois tronçons inégaux à tous égards des anciennes salles, soit en fabricant une voûte extrêmement ingénieuse à l'épreuve de l'eau et du feu. Il était lié par la nécessité de tout subordonner à la façade. Enfin, comme peintre, il avait le mandat de faire la décoration générale et d'encadrer les œuvres si disparates de ses collaborateurs.

La façade moderne du Capitole est l'œuvre de M. Lefuel, mais il est juste de dire que son plan primitif a été remanié, malgré lui, en cours d'exécution et très maladroitement. Mais comment lui pardonner l'horrible escalier d'honneur dont il a fait disparaître une superbe grille de fer forgé ?

La Tour des Archives ou Donjon.

Les capitouls de l'année 1525 décidèrent la construction d'une tour à deux étages pour loger les archives et devant servir à la fois de décoration et de défense à l'hôtel de ville. François I^{er} était captif, Charles-Quint menaçant, Toulouse se mit en état de résister aux Espagnols. Toutes mesures intérieures furent prises à cet effet. « Chaque nuit, le trompette ordinaire de l'archevêché, le trompette du roi à la viguerie et le trompette de la ville à la tour de la maison commune se répondaient dans le silence des rues, alternant avec les cloches de la Dalbade et du Taur. » Un ingénieur militaire de renom, le seigneur Anchise de Bologne, chargé de fortifier les places de Languedoc, dirigea les travaux et fit de l'édifice municipal un centre de résistance. La plateforme crénelée de la tour avait un commandement réel d'une certaine étendue et l'artillerie municipale pouvait y faire efficacement sa partie.

Selon l'usage, les capitouls mirent leurs huit écussons au-dessus de la porte d'entrée de la salle inférieure, Petit-Consistoire, et l'inscription qui seule a survécu au grattage des emblèmes héraldiques.

Un couronnement de fer surmontait les combles à 1^m25 au-dessus du toit comprenant les écussons du roi et de la ville supportés l'un et l'autre par deux enfants demi-nus, drapés à l'antique, et au faite on établit d'abord une statue de saint Michel en bois de noyer avec les ailes et l'épée de fer, posée sur un pivot et destinée à servir de girouette et virer à tout vent. Les ouvrages de plomberie du comble et des quatre tourelles étaient d'une composition assez compliquée et très décorative.

Tout cela fut terminé en 1529. L'intérieur fut richement orné de peintures, armoiries, portraits et devises, étant destiné à de très solennelles assemblées, réceptions et fêtes.

En 1532, on construisit une tour d'escalier en pierre de taille d'un dessin fort original, la *tour de la Vis* et plus tard de l'Horloge, chef-d'œuvre de maître Sébastien Bouguereau, détruit sans aucun motif avouable par la municipalité de 1884.

Peu après, on remplaça le saint Michel par une statue de bronze plus grande, 1^m37 : une femme symbolisant la gloire de Toulouse, Dame Tholose, comme le peuple prit alors l'habitude de la nommer. Deux cent soixante-dix-neuf ans plus tard, c'est-à-dire en 1830, on a changé les attributs qu'elle tenait à la main, et on l'a transportée sur la colonne élevée en l'honneur de la 33^e demi-brigade de l'armée d'Italie et de son chef le colonel Dupuy. C'est la plus grande statue de métal qu'ait produite la renaissance française. L'auteur du modèle est Jean Rancy, du coulage, Claude Peillot.

La tour de l'hôtel de ville ne vit pas les armées étrangères, mais elle joua un rôle dans les guerres civiles déchaînées par les persécutions religieuses et les menées des politiques. Une ligne des archives éclaire d'un jour sinistre cette période : « Le bois va nous manquer par deçà, — écrivaient les capitouls en octobre 1554, à leurs agents à Paris, — pour la multitude des luthériens qui, depuis votre départ, ont été brûlés. »

En 1562, le 13 mai, les huguenots, ayant pour eux la majorité des capitouls, se saisirent de l'hôtel de ville, et la bataille s'engagea sur tous les points de la cité. Les canons de Sébastien Bouguereau sur la plate-forme de

la tour dirigeaient leur feu par-dessus les toits sur les clochers d'où les couleuvrines catholiques leur répondaient, où les cloches sonnaient le tocsin à toute volée. Le dimanche 17 mai, la cène fut célébrée dans la salle basse, « avec larmes et prières solennelles » ; la bataille était, en effet, perdue par les protestants.

Les archives, auxquelles fut originellement destinée la tour, ont subi maintes aventures périlleuses dans un espace de trois siècles. Le dépôt fut longtemps délaissé et faillit plusieurs fois disparaître. Ce qui en restait fut mis en ordre par M. d'Aldéguier et surtout par M. Roschach, auquel la ville et les historiens doivent l'installation actuelle, véritablement admirable pour ceux qui se souviennent de l'état sordide des lieux en 1863. La reconstruction de la tour fut l'œuvre de M. Ébelot, maire, appuyé par l'architecte Esquié et tout le Conseil municipal.

Les archives sont encore d'une richesse exceptionnelle pour l'histoire de la ville, de la province et de la France. M. Roschach a publié l'Histoire de la Tour dans un premier volume d'inventaire (Toulouse, 1894, 670 pages in-4^o) et de nombreux mémoires spéciaux.

Parmi tous ces documents on admire la célèbre collection de portraits et de chroniques municipales connues sous le nom d'*Annales manuscrites de Toulouse*, citées par la plupart des historiens du Midi, et commencées en 1295. Ce furent d'abord de simples listes de noms des magistrats municipaux et de leurs officiers ; plus tard, on joignit à ces fastes, dressés par les notaires du Consistoire, des indications historiques, et enfin jusqu'à des dissertations érudites d'une prolixité fatigante.

Les enlumineurs du premier siècle se bornèrent à

orner les lettres initiales; au milieu du quatorzième siècle, ils y ajoutèrent les armoiries des capitouls qui, à force de ténacité, d'adresse diplomatique et de secours pécuniaires pendant la guerre contre les Anglais, venaient d'arracher à la royauté française l'ennoblissement capitulaire, et enfin au quinzième siècle apparaissent les portraits des personnages eux-mêmes et un certain nombre de scènes historiques.

Sur 452 chroniques, 209 ont été écrites en latin, 6 en roman, 237 en français. L'idiome local ne se montre qu'en 1383 pour faire sa dernière apparition en 1516. Dès 1512, il y a une chronique française, après un retour offensif du latin; le français reprit définitivement possession du livre des histoires depuis la chronique 216 (1539).

La collection forme aujourd'hui douze volumes (les huit plus anciens aux reliures de 1686), mais elle a fait des pertes irréparables. En 1793, un décret de la Convention ayant prescrit la destruction de tous les signes de royauté et de féodalité, un commissaire de la Convention près les armées des Pyrénées-Orientales, Antoine Baudot, député de Seine-et-Loire, proposa à la Société populaire de Toulouse de brûler tous les titres et portraits de la commune. Sa proposition fut acceptée avec enthousiasme. Mais quand il vit les manuscrits et comprit leur valeur historique, il eut honte, sauva une partie du texte, et fit décider qu'on détruirait seulement les feuilles contenant les images des capitouls. Un feu de joie fut allumé avec solennité devant toute la population enchantée, qui fêtait en même temps les massacres du jardin des Tuileries. Heureusement, dans la hâte de l'opération, on n'avait pas arraché tous les

feuillet, et quelques autres furent soustraits par les assistants. On a pu les retrouver après la tourmente révolutionnaire. Nous avons perdu à cette folie deux cent soixante-quatorze chroniques et quatre cent vingt-quatre miniatures.

Parmi les épaves de ce désastre, on admire la série des miniatures de Jean Chalette, de Troyes, de beaucoup le plus brillant des portraitistes de l'hôtel de ville de Toulouse, et qui substitua la peinture à l'huile à l'aquarelle et à la gouache séculaires. Ses premières pages sont de 1611 et les dernières de 1643. « Nous n'avons rien au Louvre, dit M. Chennevières dans ses *Peintres provinciaux de l'ancienne France*, qui donne l'idée d'un aussi prodigieux miniaturiste dans tout le dix-septième siècle. » Antoine Durand lui succéda comme peintre de la maison de ville, et ses miniatures sont des meilleures du recueil. Après lui, il faut citer Pader et la dynastie des Rivals qui a régné près d'un siècle à l'hôtel de ville et tient une place honorable dans l'histoire de la peinture française.

À remarquer, — en outre des portraits, — 1412, la Cour de la Vierge Marie; 1435, l'Entrée des gens de guerre dans la ville d'Albi; 1438, Entrée du dauphin Louis à Toulouse, le 25 juin; 1442, Entrée du roi Charles VII; 1445, Entrée de la reine Marie d'Anjou et du Dauphin; 1500, Scènes historiques de l'année; 1516, Travaux publics, Institution des repenties de Sainte-Madeleine; 1533, Entrée du roi François I^{er} et du Dauphin; 1551, Entrée du connétable Anne de Montmorency; 1617, la Charité romaine, frontispice du livre VI; 1632, Entrée et départ de Louis XIII; 1632, le roi Louis XIII à Tou-

louse. (Partie de ces miniatures sont au musée Saint-Raymond).

Sur trois mille blasons, l'autodafé de 1793 en a épargné environ quatre cents.

(D'après M. ROSCHACH.)

Théâtre du Capitole.

La première salle du jeu de spectacle fut installée en 1737 sur l'emplacement du *logis de l'Écu*, auberge qui faisait partie de l'hôtel de ville. Abandonnée l'an XI pour cause d'insolidité, elle fut réouverte et presque aussitôt refermée. Reconstituée en 1817, elle servit, à la satisfaction générale, jusqu'en 1878. On s'aperçut alors qu'elle menaçait ruine et fut l'objet d'une de ces restaurations morcelées qui coûtent deux fois plus cher qu'une construction parfaite, malgré tout le talent des architectes et décorateurs. Vingt ans après, une modification s'imposa afin de corriger des défauts essentiels, ce qui fut obtenu habilement.

Dans l'escalier, le buste de Dalayrac est de Henri Maurette; la porte du foyer, de M. Thillet, architecte, et du sculpteur Ponsin-Andarahy. Dans la salle, la coupole offre de superbes peintures de Bernard Bénézet, récemment décédé : l'apothéose de Clémence Isaure, l'apothéose de la belle Paule. Le maître a personnifié l'idée dans la première et la *forme* dans la seconde. A la droite de Clémence sont les poètes et les littérateurs méridionaux Goudelin, Maynard, Palaprat, Brueys, Lefranc de Pompignan, Campistron; plus loin, Du Faur de Pibrac et les troubadours. A droite de la belle Paule, Bachelier, le prince de nos architectes et sculpteurs; plus bas, Guépin, Arcis et Lucas; à gauche, Cammas, de

Troy, Subleyras, Tournier, Chalette, Durand, Michel, Antonin et Pierre Rivals. L'œuvre de Bernard Bénézet a été malheureusement ternie par la fumée.

Les statues du cintre, la Musique et la Poésie, sont de H. Maurette; la charmante composition du panneau qui les avoisine, enfants jouant dans des pampres de vigne, est l'œuvre de M. l'ingénieur Dieulafoy, Toulousain, alors directeur des travaux de la ville avant de faire en Asie ses explorations célèbres. Le groupe du milieu, à droite de la scène, la peinture et le dessin, est de Ponsin-Andarahy; le groupe de gauche, la sculpture et l'architecture, est de M. Laporte; le groupe de face, la tenture décorative et l'orfèvrerie, de Lafont. Enfin, le premier balcon est de Ponsin-Andarahi et Maurette.

(D'après E. CONNAC.)

Eglise du Taur.

On raconte que saint Saturnin, condamné pour sa foi, fut attaché à un taureau furieux qui le traîna hors la ville; deux saintes femmes auraient recueilli le corps du martyr et l'auraient enseveli là où plus tard saint Hilaire, puis le duc Launebolde élevèrent successivement un oratoire et une église. L'église actuelle, probablement de la fin du quatorzième siècle, fut modifiée plusieurs fois; le sanctuaire fut construit ou repris au quinzième. En y élevant deux absides, on eut l'intention de respecter entre elles la place vénérée où avait longtemps reposé le corps de l'apôtre. On utilisa, d'ailleurs, la chapelle supérieure pour y placer le saint suaire dont la paroisse avait reçu le don et que l'on pouvait montrer aux fidèles par l'arcade ouverte vers l'église. Il y avait

sans doute une statue de saint Sernin au sommet de la porte, où l'on mit, au rétablissement du culte, une statue de la vierge du dix-huitième siècle d'ailleurs élégante.

Naguère, on voyait, sur les murs de droite, une curieuse fresque du quinzième siècle; elle a été détruite (il en reste une bonne copie au musée Saint-Raymond). Les boiseries Louis XIII, qui recouvraient les murs humides de l'église, ont également disparu. Les peintures modernes, d'un grand style, de B. Bénézet, décorent le mur au-dessus des trois arcades de l'abside; mais la plus remarquable est celle qui représente la mort de saint Joseph, dans une des chapelles de gauche.

Le clocher est une simple surélévation du mur-pignon, percé d'arcades, construction particulière au pays toulousain, très simple, très économique, fournissant à peu de frais une façade élégante par la simple disposition contrariée des briques sans taille ni moulures, mettent la toiture de l'église à l'abri des vents et des pluies de l'ouest.

Aux deux niches du portail, statues de saint François d'Assise et d'un apôtre, faisant partie du groupe des statues de la chapelle de Rieux, prêtées à l'église lors du rétablissement du culte pour remplacer des statues disparues.

Restauration récente et très heureuse de la façade et du clocher.

(D'après M. J. DE LAHONDÈS.)

Eglise Saint-Sernin.

Bâtie sur l'emplacement du tombeau du saint martyr, non loin sans doute de la voie romaine, l'église actuelle,

la plus vaste et la plus complète des églises romanes françaises, a conservé quelques vestiges sculpturaux peut-être antérieurs au onzième siècle. A cette époque, sous l'impulsion énergique de l'évêque Izarn, et malgré de nombreuses traverses, une reconstruction générale fut commencée. Urbain II à son passage (1096) trouve une crypte et un chœur inachevés et les consacre solennellement devant le comte Raymond de Saint-Gilles qui allait partir pour la croisade. Raymond Gayrard, pieux laïque d'abord, ensuite chanoine, plus connu sous le nom de saint Raymond, mort en 1118, avait poursuivi la construction. On éleva simultanément tout le périmètre jusqu'à la hauteur des premières voûtes et on couvrit les vastes nefs ainsi établies pour procéder ensuite parties après parties pour les œuvres hautes. Plusieurs, par exemple les tours de la façade, ne furent jamais achevées. La coupole et la tour centrale furent faites sans doute en 1130, mais le clocher actuel fut peut-être repris tout entier au treizième siècle lorsqu'on l'exhaussa de deux étages et d'une flèche en même temps qu'on renforça les piliers en vue de ce surcroît de charge. En 1478, la flèche fut refaite. (Hauteur, 65 mètres.) La restauration entreprise en 1855 sur les plans de Viollet-le-Duc, et poursuivie après cet éminent architecte par M. de Baudot, a sensiblement modifié l'aspect extérieur de l'église en l'unité de style par la transformation des additions du seizième siècle. En plan, longueur totale 115 mètres; transept, 64 mètres.

Les restaurateurs ont épargné jusqu'ici les très belles fresques italiennes? du seizième siècle qui décorent les hauteurs du chœur; le Christ de la conque absidale est peut-être plus ancien.

A l'entrée principale, au couchant, remarquer la sculpture des chapiteaux; ils marquent le point culminant de la sculpture méridionale au treizième siècle. Ceux des autres portes et de l'intérieur de l'église sont comme des jalons pour indiquer la succession des travaux de l'église; plusieurs sont inachevés, quelques-uns du seizième siècle.

A l'intérieur, contre le mur, à gauche en allant vers l'abside, une table d'autel roman avec beaux rebords sculptés. Dans le transept du même côté, chapelle de Saint-Roch, grand Christ de bois couvert de cuivre doré, venu d'Orient avec les croisés, dit-on, mais qui a tout aussi bien pu être exécuté en France au onzième ou douzième siècle.

Dans le déambulatoire où est la châsse moderne de saint Jude (avocat des causes difficiles, patron très vénéré au moment du baccalauréat), un ex-voto suspendu à la voûte, refait en 1742, offert par les capitouls de 1508, à l'occasion de la peste, et figurant la ville et le bourg symbolisés par la tour des Archives et Saint-Sernin. Dans la muraille du chœur sept bas-reliefs célèbres : un prêtre ou pontife, un ange, un séraphin, le Christ bénissant, un chérubin, un ange, un prêtre, de caractère byzantin plus accusé que dans les autres produits de l'art toulousain du Moyen-âge, semblent copiés sur quelque dyptique de Constantinople; ils appartenaient peut-être au tympan de quelque porte supprimée par les constructions du douzième siècle. Sur les portes des cryptes, devises de la Renaissance :

Non est in toto sanctior orbe locus.

Hic sunt vigiles qui custodiunt civitatem.

Dans des cryptes très remaniées à plusieurs reprises, renfermant encore la plupart des reliques universellement vénérées, il restait après la Révolution peu de reliquaires importants. A noter les châsses de cuivre argenté du quinzième et remaniées au seizième siècle, avec appliques en vermeil, de saint Gilbert, saint Papoul, saint Honorat et saint Hilaire. Contre un mur, six statues d'apôtres en bois peint du treizième ou quatorzième siècle.

Dans deux vitrines sont de précieux objets : chasuble célèbre dite de saint Dominique (treizième siècle); crosse dite de saint Louis d'Anjou (treizième siècle); coffret d'ivoire (treizième siècle); autre émail de Limoges (treizième siècle); étoffe orientale (douzième siècle); mitre dite de saint Hilaire (treizième siècle); plaques de gant, cuivre doré (treizième siècle).

Dans un buste de saint Saturnin est caché un des plus précieux reliquaires d'argent orné de reliefs représentant le martyre, la sépulture et la glorification du saint; antérieur à 1246.

A la sacristie, on conserve un autre reliquaire très beau, représentant l'invention de la vraie croix et le transport d'un fragment à l'abbaye de Saint-Sernin; postérieur à 1246.

Sur un grand pilier du transept sud, dont la peinture a disparu sous le badigeon, on voit les pieds en relief de saint Christophe usés par les baisers des enfants.

Les stalles sont semblables à celles de Saint-Étienne, c'est-à-dire du dix-septième siècle. Une des miséricordes avec la caricature de Calvin.

Il ne reste rien des grilles romanes du chœur.

(D'après M. ANTHYME SAINT-PAUL.)

Collège Saint-Raymond. — Musée.

« C'est un de ces petits palais de brique élevés en faveur des étudiants pauvres à qui la charité et la ferveur universitaire de quelque docteur voulait assurer gratuitement le séjour de Toulouse et la fréquentation des cours de l'*Alma Mater*. Fondé à une époque reculée, puis détruit par un incendie, il fut réédifié sous le règne de Louis XII par l'évêque Pierre de Saint-André, à la veille de la grande commotion religieuse et politique qui devait ruiner l'Université de Toulouse en la privant d'une grande partie de sa clientèle étrangère, et entraîner la décadence complète des institutions collégiales, emportées dans la débâcle des traditions monastiques. »

Depuis la Révolution, cet édifice eut des emplois divers. Restauré par Viollet-le-Duc, il servit plusieurs années de presbytère à Saint-Sernin et enfin, par arrêté municipal du 14 avril 1891, il devint l'asile des petites antiquités pour lesquelles on n'avait prévu aucune place dans le Musée neuf des Augustins. L'ancien catalogue des antiquités et objets d'art dressé par M. Roschach (1865) est en vente au Musée, mais depuis sa publication de belles collections ont été acquises.

Premier étage. — Galerie grecque et égyptienne. — Les vases peints sont les documents les plus sûrs et les plus nombreux qui soient parvenus jusqu'à nous pour reconstituer l'histoire de la peinture en Grèce.

L'usage de tous ces vases était général, très répandu et presque journalier; il répondait aux deux éléments de la vie antique, vie religieuse et vie familière. La forme et le sujet indiquent les intentions du fabricant.

Vases de style asiatique ou oriental, et divers autres du septième siècle; vases à figures noires des sixième et cinquième siècles et même du quatrième. A la fin du sixième siècle, on retourne le procédé, les figures et les ornements se détachent en rouge sur fond noir à figures rouges. La fabrication cesse au troisième siècle, quand la céramique à relief a pris le dessus et supplanté l'ancien procédé.

Certains vases portent des inscriptions. On lit notamment sur une coupe la signature du peintre.

Ce fonds a deux provenances : achat du cabinet du comte de Clarac, ancien conservateur du Louvre, dont la famille était de notre Midi, collection de beaucoup supérieure aux doubles mutilés et incomplets du musée Campana octroyés par l'Etat. C'est elle qui comprenait aussi la majeure partie des *Monuments égyptiens* étalés dans la même salle, divinités en bronze et en terre émaillée, la plupart ayant été l'objet d'un culte privé dans l'intérieur des familles, amulettes nombreux et variés, symboles figurant des attributs de divinité, vases funéraires consacrés aux quatre génies, stèles inscrites et figurées, objets de toilette, fragments de rituel funéraire écrits sur papyrus, etc.

Vitrines à part : reproduction des coupes de Vaphio, Grèce. — Médailles grecques.

Dans le petit cabinet nord de cette salle, stèle en marbre de Paros, remarquable inscription grecque, décret du corps des Juifs de Bérénice en l'honneur du gouverneur de la province.

Galerie gauloise et romaine. — Vitrines centrales : Trésor de Fenouillet, au nord de Toulouse, colliers d'or; de Lasgraïsses, près Lavaur (Tarn), un collier et un bra-

celet d'or. Ces parures sont gauloises, mais d'une époque indécise, peut-être du troisième siècle avant Jésus-Christ. Très beau groupe de bronze, cavalier attaqué par un fauve, pièce ornementale d'un char; roues et timon de char en bronze, le tout provenant de Fa, dans les environs de Limoux (Aude); une anse de vase en bronze du Capitole de Narbonne.

Dans la série des objets de l'âge du bronze (en majorité collection Barry) il y a quelques pièces locales, en général les provenances sont inconnues; la belle série de bronzes du premier âge du fer provient presque toute des sépultures des Hautes-Alpes. A remarquer dans les antiquités romaines plus de 4,000 médailles bien classées de l'Académie des sciences de Toulouse; la céramique romaine (collection donnée par M. Elie Rosignol, de Montans, Tarn); statuettes de bronze, série de clefs, série de sceaux, marques de fabricant pour boulanger, potier, briquetier, séries de parures, etc.

Galerie du Moyen-âge et de la Renaissance. — Collection des poids municipaux du midi de la France; la livre parisis leur a servi de point de départ et de type, mais les poids, les effigies et les inscriptions attestent l'influence romaine. (Collection Edw. Barry.)

Bijoux visigothiques et mérovingiens, astrolabe arabe du quinzième siècle, sceaux et médailles.

Vitrine centrale : Des ivoires : olifant du trésor abbatial de Saint-Sernin de Toulouse (douzième siècle); une vierge du treizième, un coffret du quatorzième, un volet de tryptique. — Des émaux de Limoges : reliquaire du trésor de Saint-Sernin, la vie de saint Exupère (douzième ou treizième siècle), un autre reliquaire, une vierge du douzième siècle, un flambeau avec armes

royales de France et de Navarre. — Dans deux vitrines voisines : deux plats superbes émaillés sur les deux faces, un plat d'étain de Bñot.

Autour de cette salle sont des miniatures arrachées à l'antiphonaire de Mirepoix avec date inscrite 1535 à côté des armes et de la devise des Levis ; une cuve baptismale en plomb du treizième siècle, divers meubles en bois, bancs de Saint-Etienne du temps de Louis XII et de la fin du seizième siècle, un coffre de mariage du onzième siècle, une série de coffrets avec plaque d'ivoire ou d'os du même siècle, des reliquaires ; des ferronneries, serrures et clefs ; un précieux grand tableau : la Vierge, saint Jean, le Dauphin et le premier président de Bletterens au pied de la croix, de 1444, par Me Jehan. On a, aux archives, le mandat de paiement de cette toile destinée à la chapelle du Parlement. Des fragments d'une fresque très endommagée découverte dans une chapelle de la Dalbade : scène de pèlerinage au tombeau de sainte Catherine, datée par ses inscriptions de 1454. Une tapisserie brodée à l'aiguille, soie et or, des premières années du quinzième siècle.

La cage d'escalier du Musée Saint-Raymond est ornée de drapeaux aux armes de quelques villes de la région, de portraits de nombreuses notabilités locales, etc.

Au *rez-de-chaussée*, une salle renferme les spécimens d'art exotique notamment : Asie, collection du capitaine de vaisseau de Roquemaurel ; Afrique, collection rapportée par M. Galieni, alors lieutenant, de sa première campagne sur le Niger (1879-1880).

Une autre salle renferme des collections très disparates : une armoire sculptée du seizième siècle, beau spécimen de l'art toulousain, une table également remar-

quable, des pages extraites des Annales municipales (voir p. 27), d'anciens plans de Toulouse.

Les insignes de grand'croix de la Légion d'honneur du général Verdier, Toulousain, ses décorations de chevalier de Saint-Louis et de la Couronne de fer, le sabre d'honneur qu'il reçut de Kléber après le combat du Bogas de Damiette, sabre que Kléber tenait de Bonaparte qui lui-même l'avait obtenu du Directoire. C'est un des premiers sabres décernés, et le jeune vainqueur d'Italie le mérita pour l'affaire du pont d'Arcole; le drapeau déployé gravé sur le bracelet inférieur du fourreau, porte en effet ce nom. Bonaparte l'avait envoyé de Toulon à Kléber, le 24 floréal an IV, « comme marque d'estime et d'amitié. J'y mets une condition, c'est que vous vous en servirez les jours d'affaire. » La veuve du général Verdier légua, en outre, à Toulouse un camée et deux bustes de marbre par Canova, le sien et celui du général, que conserve également le Musée.

A côté de ces souvenirs, on voit un drapeau qui passe pour avoir été celui de la 32^{me} demi-brigade (composée de Toulousains) qui se couvrit de gloire à la bataille de Lonato. Telle est la conclusion à laquelle peut conduire l'inscription brodée sur la soie. Mais, examiné de près, l'étendard ne semble pas avoir vu le feu; il a été moisi par un séjour prolongé dans les combles de la mairie. Ce n'est peut-être qu'un drapeau commémoratif.

Au-dessus se voient le drapeau des artilleurs de la Haute-Garonne (siège de Belfort, 1870), et celui des mobiles (bataille de Beaune-la-Rolande). Au centre de la salle est un curieux christ de l'ancien mobilier de Saint-Etienne, sauvé de l'incendie de 1609, cédé au Musée par la Société archéologique du Midi.

L'Université.

L'Université de Toulouse a pour origine une institution imposée à Raymond VII (traité de 1229) dans le but d'opposer les études théologiques aux croyances hérétiques dont les défenseurs venaient d'être vaincus, et d'achever l'œuvre des armes. Elle fut érigée en 1253, en vertu des bulles de Grégoire IX, et comprenait quatre Facultés : la théologie, le droit, la médecine et les arts, avec quatorze docteurs de Paris. Une bulle d'Innocent IV (à Lyon en 1245) avait stipulé maintes conditions en sa faveur. En moins de cent ans, Toulouse devint une capitale religieuse et universitaire ; les preuves abondent de la haute culture intellectuelle des habitants, et de partout affluèrent les étudiants pauvres, ardents de conquérir les grades universitaires et d'arriver par là à la possession des bénéfices et des offices. De là, une poussée sociale d'une rare intensité. Nulle part, l'accession des nouvelles couches sociales à la fortune, au pouvoir, aux distinctions honorifiques, ne s'est opérée avec plus de continuité et de rapidité. Après plusieurs siècles de grandeur et d'éclat Toulouse se vit en décadence. Enfin, l'Université, fort affaiblie, disparut avec toutes les institutions du passé sous les coups de la Convention.

Vint l'heure des réparations. Les grandes métropoles devaient forcément sortir de nouveau des rangs, et peu à peu Toulouse, favorisée par son admirable situation redevint la capitale du Midi. Napoléon I^{er} comprit ainsi son rôle et favorisa le mouvement de renaissance que devait couronner, près d'un siècle plus tard, l'établissement d'une Université puissamment constituée.

Il est juste de rappeler les noms d'Hippolyte Fortoul,

ancien professeur de Toulouse, qui, devenu ministre tailla pour elle dans la carte de France une belle et large circonscription académique (huit départements), et Laferrière, inspecteur général de l'enseignement du droit, le premier recteur d'Académie qui osa prononcer le nom d'Université de Toulouse qu'il alla même jusqu'à faire graver en lettres d'or sur le portail de l'hôtel qu'habite encore son successeur qui présida à la rénovation définitive.

Des constructions et des installations pour lesquelles on a dépensé généreusement, des laboratoires que l'on peut prendre pour modèles, une population scolaire de cent professeurs et de deux mille étudiants¹, les travaux,

1. Voici le détail par Faculté :

THÉOLOGIE.	
Nombre de professeurs.....	7
— de chargés de cours.....	2
— d'étudiants.....	78
DROIT.	
Nombre de professeurs.....	14
— d'agrégés.....	2
— d'étudiants.....	885
MÉDECINE.	
Nombre de professeurs.....	18
— de chargés de cours.....	11
— d'agrégés.....	11
— d'étudiants.....	714
SCIENCES.	
Nombre de professeurs.....	15
— de chargés de cours.....	4
— d'étudiants.....	196
LETTRES.	
Nombre de professeurs.....	13
— de chargés de cours.....	7
— d'étudiants.....	104

les publications, les succès des uns et des autres qui justifient les espérances passées, constituent la valeur positive de notre Université.

Musée de la Faculté des lettres.

Collection très précieuse, pour l'enseignement et les artistes, de moulages de la sculpture antique, du Moyen-âge et de la Renaissance. Le *catalogue* de la première partie a été publié en 1894 par M. Félix DÜRRBACH, professeur d'antiquités grecques et latines à la Faculté. Il donne en quelques lignes des renseignements précis et du plus haut intérêt, terminés par l'indication des dernières études parues sur chacune des œuvres reproduites. Il est facile, en se reportant à ces études, de remonter aux travaux antérieurs. Cette collection de plâtres représente l'époque archaïque, l'époque de Phidias, l'époque hellénistique et gréco-romaine. — Les séries plus récentes sont munies d'étiquettes détaillées.

La Faculté possède, en outre, de très amples portefeuilles de photographies pour l'histoire de l'art.

Église Saint-Pierre.

Il y a deux églises sous ce vocable : l'une fermée à la Révolution, délaissée antérieurement, Saint-Pierre-des-Cuisines, et l'autre édifiée en 1602 par les Chartreux, chassés du Tarn par les huguenots, actuellement paroisse.

Saint-Pierre-des-Cuisines est fréquemment citée dans les chartes du Moyen-âge. C'est là que se réunissait le chapitre des nobles. Raymond de Saint-Gilles y fit convoquer ses sujets au mois d'octobre 1096 et leur annonça qu'il avait fait vœu de marcher à la conquête de la

Terre sainte et de ne plus rentrer dans le comté. Les Toulousains, cent ans plus tard, réunis devant les mêmes autels, prêtèrent serment de fidélité à Philippe III, roi de France. Cette glorieuse église est dans les dépendances de l'Arsenal et sert de magasin de sellerie! Il y a quelques inscriptions et de rares morceaux sculptés à l'intérieur. L'édifice, en grande partie du douzième siècle, agrandi au quinzième, ne fut jamais voûté. Sur le flanc méridional, on voit le portail primitif à chapiteaux historiés et tout près un tombeau du douzième siècle étrangement placé à six mètres d'élévation dans un mur. (La permission de visiter ce portail et ce tombeau a été gracieusement accordée aux membres du Congrès par l'autorité militaire.

Dans l'église actuelle, à noter, à l'entrée des deux premières chapelles, deux très anciennes grilles; au milieu de la nef, pierre tombale du premier président Gilles Le Mazuyer.

La décoration du dôme et du transept, commencée en 1780, fut exécutée par Julia, sous la direction de F. Cammas, qui a peint les quatre panneaux en grisaille, du transept (saint Bernard, saint Basile, saint Bruno).

Le maître-autel, peut-être dessiné par Cammas, est surmonté d'une urne et de deux anges sculptés par F. Lucas en 1785.

Dans le chœur, zone inférieure de peintures à l'huile, directement appliquées sur le mur : *Vie de saint Bruno et des Pères du désert*, par F. Faget (1683); zone supérieure, bas-relief de Pierre Lucas (1749). Au fond du chœur, à droite, chapelle ornée de boiseries (fin du dix-septième siècle). Boiseries de la fin du dix-huitième siècle à la sacristie.

(D'après M. A. AURIOL.)

Couvent des Jacobins. — Petit Lycée.

Saint Dominique, après avoir établi à Prouille, dès 1207, une maison pour élever les jeunes filles de la contrée à l'abri de l'hérésie albigeoise, réunit ses premiers disciples à Toulouse, en 1215, dans une maison près du château Narbonnais. Il y fonda son ordre, auquel le pape Innocent III donna le nom de *Frères Prêcheurs*. Dès 1216, il établit le premier couvent sur un autre point de la ville, et le transporta peu après là où nous le voyons sous la dénomination de couvent des Jacobins (du nom de l'église des Frères Prêcheurs à Paris, l'oratoire Saint-Jacques). En 1221, l'illustre fondateur mourut, et ses successeurs durent faire appel à la force pour se maintenir à Toulouse et remplir, conformément à la volonté du pape (1234), le rôle d'inquisiteurs. Les premiers auto-dafés révoltaient la population qui vécut longtemps sous le règne de la terreur.

L'église fut consacrée en 1292, et successivement s'élevèrent la tour (1294), la salle capitulaire (1299-1301), le réfectoire (1303), le cloître (1307-1310), la chapelle Saint-Antonin (1342).

L'église (72^m50 de longueur, largeur, 19^m62; hauteur sous voûte, 28 mètres¹); portail enterré au siècle dernier par les bâtiments qu'occupe aujourd'hui le lycée. Fenêtres, 10^m40 de haut; vitraux splendides enlevés en 1812 et perdus. Chapelles, postérieures, à l'église détruites.

1. Le terrain a été exhaussé de plus d'un mètre dans tout le couvent, par l'artillerie qui y fut logée après la Révolution jusqu'en 1855.

Chemin de ronde sous la toiture éclairé par de grands œils-de-bœuf.

Le tombeau des reliques de saint Thomas d'Aquin avait été placé (1369) dans la nef de droite réservée aux religieux et aux offices, l'autre travée restant libre pour la prédication.

Le clocher a 44 mètres de haut, et sa partie supérieure ne tardera pas à être ruinée si l'on n'y apporte un prompt remède. La flèche fut détruite en 1791.

La salle capitulaire, fort élégante, où l'Université de Toulouse recevra le Congrès, a conservé quelques traces de peintures du dix-huitième siècle, entre autres les portraits de dominicains, cardinal de Torre Cremata, etc.

La chapelle Saint-Antonin due à Dominique Grima, Frère Prêcheur, mort évêque de Pamiers. (La clef de voûte de la seconde travée le représente.) Elle contenait vingt-quatre tombes pour les chanoines de Pamiers qui passaient successivement à l'ossuaire sous-jacent. Les fresques représentaient la légende de saint Antonin de Pamiers, quatorze sont encore visibles. *A remarquer* : Christ bénissant, au centre de la voûte ; au-dessus de la porte d'entrée, saint Antonin tenant une palme et un livre ; à droite, saint Dominique, l'étoile au front, tenant un livre et un lis ; à gauche, saint Pierre de Vérone.

Les plus anciens côtés du cloître sont détruits ; dans le côté parallèle à l'église, remarquer le chapiteau de la neuvième arcade.

Le réfectoire (inutilisé par le lycée et repris par la ville, exposition de l'*Union artistique*), 50 mètres de long sur 12, était orné de fresques du dix-septième siècle représentant la vie de saint Thomas d'Aquin.

Duranti, premier président, fut assassiné tout près de

là, à la porte du couvent, rue Pargaminières, par une foule de tout sexe et de tout rang, enivrée de fanatisme, les ligueurs de 1589.

(D'après MM. ROSCHACH et l'abbé DOUAIS.)

Hôtel de Bernuy (Lycée national).

A la fin du quinzième siècle, deux gentilshommes de Burgos vinrent à Toulouse trafiquer du pastel, se lièrent d'amitié avec un troisième compatriote qui vint habiter auprès d'eux à côté des Jacobins, et cette nichée d'Espagnols, sous l'aile du compatriote saint Dominique, prospéra si bien, que capitoulats et seigneuries furent conquis par ce lucratif négoce de Cocagne. Mais seule, la race de Jean de Bernuy eut une renommée durable; sa richesse devint proverbiale. Il s'était uni à une fille de la famille toulousaine bien connue de Saint-Jory et de Pibrac, et mourut en 1556.

Il avait acquis, maison par maison, un gros moulon qu'il avait partiellement rebâti; il nous reste d'importants morceaux de ces constructions.

Nous connaissons par des actes notariés la date des plus anciennes qui remontent à 1504 : la façade sur la rue, le couloir voûté réunissant les deux cours, la tourelle d'escalier, la façade sur la seconde cour. Bien plus tard, en 1533, Louis Privat, *lapicida*, construit les façades de la première cour avec l'arcade surbaissée à caissons. Sur un cartouche du second piédestal de colonne, à droite en entrant, on lit la date 1530.

Les Jésuites firent en 1566 l'acquisition de tous ces édifices pour y établir leur collège. Faut-il croire que ce sont eux qui ont remplacé à la porte d'entrée et à la

clef de voute de l'arceau des armoiries par leur monogramme et leur devise : *Si Deus pro nobis*, ou n'est-ce qu'une coïncidence ? La chose est plus certaine pour le beau lion sculpté portant la même inscription sur la porte qui de la seconde cour donnait accès aux magasins du négociant de pastel.

A remarquer la porte Renaissance du couloir sous l'arcade et la tour hexagonale, la plus haute de Toulouse, charmante et unique de son style de transition, malheureusement d'une pierre détestable ; la vis était de bois. Il y a des vestiges de ferronneries qui en ornaient le sommet. A louer la restauration, plan de M. de Baudot, des monuments historiques, et spécialement le deuxième étage en charpente, direction A. Romestin.

(D'après J. DE MALAFOSSE et l'abbé DOUAIS.)

Bibliothèque publique de la ville.

L'archevêque de Toulouse, Loménie de Brienne, est le fondateur de cette bibliothèque. Après avoir réuni les débris de celle des Jésuites, il fit successivement l'acquisition des bibliothèques de Garipuy, directeur des travaux publics de la Province, et de Lefranc de Pompignan. La bibliothèque de Garipuy (mort en 1782) contenait des ouvrages d'algèbre, de géométrie, d'astronomie, de physique et des livres concernant les arts. Lefranc de Pompignan avait rassemblé une très belle bibliothèque d'imprimés et de manuscrits, entr'autres les livres qui portent la signature et des notes marginales de Racine, un EURIPIDE de 1602, un SOPHOCLE de 1603 et un ESCHYLE de 1663.

A l'époque de la Révolution, les fonds religieux, notamment ceux des Cordeliers, des Doctrinaires de Saint-

Rome et du clergé fournirent des accroissements importants.

Des accroissements successifs ont doublé l'importance du dépôt, un des plus notables de France ; par exemple, on y a joint la bibliothèque du naturaliste Picot, baron de Lapeyrouse, et partie (fonds local et patois) de celle du docteur Desbarreaux-Bernard, célèbre bibliophile. L'Etat se montre très généreux pour la bibliothèque de Toulouse.

Il existe deux catalogues imprimés : 1^o *Manuscripts de la Bibliothèque de Toulouse* (887 numéros), un volume in-4^o de 528 pages, extrait du tome VII^e du *Catalogue général* des manuscrits des bibliothèques publiques des départements, publié sous les auspices du ministère de l'Instruction publique. Paris, imprimerie Nationale, 1885 ; 2^o *Incunables de la Bibliothèque de Toulouse*, ouvrages imprimés du quinzième siècle (285 numéros). Un volume in-8^o de 266 pages. Toulouse, Privat, 1878. Il existe plusieurs catalogues manuscrits que le public est admis à consulter.

Une vitrine d'exposition présente quelques-uns des trésors de notre bibliothèque, des pages de manuscrits enluminés, des miniatures, des reliures du plus grand prix.

Enfin, M. Massip, conservateur, a réuni dans son cabinet une collection très importante de bibliographies singulièrement propres à faciliter les recherches du public.

La Bibliothèque est ouverte tous les jours (excepté le lundi matin et les jours fériés), de 9 heures à 11 heures du matin, et de 1 heure à 6 heures du soir du 15 octobre au 15 août.

Notre-Dame la Daurade.

Les Bénédictins ont sur la conscience d'avoir démoli au siècle dernier un des plus anciens et des plus curieux monuments de France. Des mosaïques sur fond d'or qui lui avaient valu son surnom de Daurade, il reste une poignée de cubes que l'on voit au Musée Saint-Raymond. On possède partie au Musée des Augustins, partie dans une propriété privée, une vingtaine de colonnes de marbre aux chapiteaux ioniques, corinthiens et composites qui décoraient la basilique romaine. L'église actuelle, commencée en 1773, a obtenu de nos jours son monumental portique, mais elle attend encore le dôme qui devait la couronner. On y remarque l'image de Notre-Dame, buste de grandeur naturelle en bois noir ; mais ce n'est qu'une copie, faite de souvenir, de l'original très vénéré, qui fut brûlé dans le foyer du corps de garde de la maison commune en mai 1798. Cette image est couronnée, ainsi que l'Enfant-Jésus qui l'accompagne, d'un diadème offert par Pie IX en 1874.

Le tombeau de Goudelin est dans une des chapelles de la nef, à gauche de l'autel. Le prétendu tombeau de Clémence Isaure signalé dans cette église est celui d'une demoiselle des Ysalguiers qui avaient une gerbe de fleurs dans leur écusson. La Daurade possédait aussi le tombeau de la légendaire reine Pédauque, probablement quelque tombeau du type classique du cinquième siècle, mais surtout un cloître roman des plus remarquables détruit en 1812 et dont le Musée a recueilli des chapiteaux et quelques statues.

École des Beaux-Arts et des Sciences.

L'Ecole des Beaux-Arts remonte au dix-septième siècle et à l'initiative peu encouragée d'un amateur distingué, Dupuy-Dugrès. A sa mort, son école libre disparut, et les élèves, plus tard, furent autorisés par Antoine Rivals, peintre attitré de l'Hôtel de ville, à travailler dans une pièce libre dépendant de son atelier, à leurs frais. En 1727, la ville accorda pour eux à Rivals une subvention de 400 livres. L'Ecole devint ainsi municipale. A Rivals succéda Cammas, l'auteur de la façade du Capitole, qui s'adjoignit un sculpteur, Lucas. Dans la première distribution de prix, on voit figurer le nom de Gros, père du baron Gros, le peintre de l'Empire, et celui de Lagrenée, plus tard également renommé. En 1746, Cammas fonda une Société des Beaux-Arts pour juger les concours, et celle-ci, malgré l'hostilité des capitouls, fut plus tard érigée par lettres patentes en Académie royale de peinture, sculpture et architecture. Ce fut une période de grande prospérité. Hondon, le sculpteur célèbre de Louis XV; Salvador de Carmona, graveur du roi d'Espagne; Themenza, premier architecte de la République de Venise, et autres sollicitèrent le titre d'associés. Les femmes étaient admises à l'Ecole. En 1777, cinq d'entre elles, en tête la marquise de Savarret, obtinrent des médailles. En 1782, une Ecole des ponts-et-chaussées fut adjointe à l'Ecole des Beaux-Arts. Leur budget était alors de 5,000 livres des Etats de la province de Languedoc et 4,400 livres de la ville. Supprimée à la Révolution, remplacée en partie par l'Ecole centrale départementale, l'Ecole reparut en 1804, mais

ne prit qu'en 1827 son nom actuel, et il faut signaler comme l'origine de tous ses succès l'introduction, en 1833, d'une *nouvelle méthode d'enseignement du dessin*.

Au lieu de copier des estampes, les élèves débutent par la ronde-bosse. Ce sont des solides géométriques qu'ils dessinent au trait, ombrent ensuite, que l'on groupe de diverses façons. On arrive ainsi, rapidement et en graduant les difficultés, à l'ornement d'après le plâtre, à la bosse et au modèle vivant. Cette réforme fut l'œuvre de Griffoul-Dorval et ne triompha pas sans luttes. On en trouvera l'exposé minutieux dans : *Cours complet des éléments du dessin, etc.*, par Gaillard, Toulouse. C'est en Belgique qu'elle fut d'abord comprise et adoptée.

Aujourd'hui, l'École (dont l'enseignement est gratuit) possède 25 cours ou classes pour les beaux-arts proprement dits, 7 annexes, 15 de sciences (28 professeurs). Il y a près de 800 élèves inscrits et assidus.

Parmi les élèves qui ont obtenu les grands prix municipaux depuis leur création (1850), on cite : Falguières, 1853; Barthélemy, 1856; Bernard Benezet, 1857; Maurette, 1859; Jean-Paul Laurens, 1860; Idrac, 1865; André Rixens et Benjamin Constant, *ex æquo*, 1866; Marqueste, 1868; Paul Pujol, 1871; Labatut, 1874; Henri Martin, 1879.

L'École, longtemps campée dans les annexes sordides du Musée des Augustins (remplacées par un square, rue des Arts), est installée depuis peu dans les bâtiments du couvent des Bénédictins, dont les belles façades de brique ont été modifiées, puis cachées derrière une façade de pierre en construction, où l'on craint de ne pas

revoir l'élégance traditionnelle de l'art toulousain, malgré les mérites de l'architecte et des maîtres sculpteurs, chargés des quatre grandes statues du portail, symbolisant les arts.

L'Hôtel de Pierre.

Cette ample demeure était la propriété de Jean de Bagis, conseiller au Parlement. Le pacte de construction ou bail à besogne fut passé avec Nicolas Bachelier, le 1^{er} mars 1537. Cet artiste, qui créa à Toulouse et très probablement pour la première fois dans la cour de cet hôtel l'ornementation, mariant avec tant de bonheur et de simplicité à la fois les tons chauds de la brique méridionale avec les colorations grises de la pierre. Les fenêtres de pierre à croisillons et à deux étages de colonnettes furent imitées partout. Il est possible que la belle porte aux cariatides soit l'œuvre de Bachelier. On a peu de précisions sur la vie de ce grand architecte, habile statuaire, ingénieur recherché, qui mourut en 1557.

L'héritier de Jean de Bagis vendit l'hôtel, qui passa plus tard aux mains de François de Clary, premier président en 1611, qui transforma la demeure. Il surchargea les façades sud et est de la cour par des ornements divers, pilastres, entablements, épaisses et larges corniches. Une rupture de la chaussée du Bazacle ayant alors fait découvrir dans le lit de la Garonne les ruines d'un temple antique, il puisa dans ces débris et en orna ses murs au milieu d'encadrements d'un goût médiocre, et sa façade principale utilisant les pierres devint le monument que l'on voit aujourd'hui de trop près et qui de loin apparaîtrait plus élégante et harmonieuse, et pas seulement d'une richesse massive. En 1857, on a sur-

ajouté au luxe de cette décoration et placé une plaque avec inscription trop erronée.

(D'après J. DE LAHONDÈS.)

Palais de Justice.

Dans le Palais de Justice il reste peu de traces de l'ancien Parlement, établi depuis son origine (début du quinzième siècle) dans une partie du Château narbonnais, palais d'origine romaine, et où résidèrent les comtes de Toulouse, puis les rois de France dans leurs fréquents séjours. On a un mur de la grosse maçonnerie avec ses arceaux en ogive, la toiture à forte pente qui recouvrait la Grand'Chambre, dont un plafond peint des archives reproduit l'ornementation, la Chambre dorée dont le plafond est sans doute l'œuvre d'un artiste italien. (Les sujets sont : la foi, l'espérance, la justice, la paix, la vérité, la victoire, la renommée et l'immortalité.) Dans la Chambre d'accusation on a transporté un plafond représentant les travaux d'Hercule et qui ornait jadis la 3^e Chambre des enquêtes, œuvre du dix-septième siècle. Il y a aussi dans les salles de la Cour d'appel quelques portraits de parlementaires dont les auteurs, malheureusement, sont indéterminés.

Les archives, officiellement rattachées à celles du département, sont logées dans le troisième étage du Palais, et grâce aux soins de M. E. Lapière, aujourd'hui conservateur honoraire, très bien installées. Elles comprennent les fonds suivants : 1^o registres de la Grand'Chambre (1444-1597); 2^o minutes des arrêts criminels (1535 à 1789), A REMARQUER : Séries de procès-verbaux de question et d'exécution à mort, Vanini, Calas, etc.);

3^e registres de la Chambre des requêtes (1547-1790), qui jugeait les affaires des privilégiés; 4^e procédures civiles et criminelles. A REMARQUER : Cinquante mille sacs à étudier et pittoresquement amassés. (Que de sacs, il en a jusques aux jarretières, *les Plaideurs* de Racine); 5^e registres de la Chambre de l'Edit, composée de conseillers catholiques et de conseillers protestants, qui siégea hors Toulouse et que Louis XIV supprima; 6^e registres du Parlement hors Toulouse; 7^e table de marbre, maîtrise des eaux et forêts; 8^e varia; 9^e registres secrets, un seul! les autres disparus; 10^e les trois volumes des curieux Mémoires du greffier Malenfant (1602-1647). A REMARQUER : L'arrêt contre Montmorency.

(D'après DUBOUL et E. LAPIERRE.)

Musée d'Histoire naturelle au Jardin des Plantes.

La ville avait depuis longtemps quelques objets d'histoire naturelle, annexés, à titre de curiosités, à son Musée des arts ou relégués dans ses magasins. M. Edouard Filhol prit l'initiative de les faire réunir aux collections de l'École de médecine dont il était le directeur, et, grâce au concours empressé de la Ville et des amis des sciences, il put ouvrir en 1865 une galerie, puis d'autres successivement, dans les anciens locaux très remaniés de l'ancien couvent des Carmes-Déchaussés, dont l'Ecole occupait le rez-de-chaussée. A M. le professeur Filhol succédait en 1871 M. le Dr Noulet, qui apportait au Musée, officiellement séparé de l'Ecole, l'appoint de ses précieuses séries paléontologiques. Les élèves de M. Filhol l'avaient aidé à l'envi; l'un d'eux,

M. Trutat, attaché dès la première heure à la conservation, se consacra à cette œuvre et la dirige depuis plusieurs années.

Enfin, le Musée eut la bonne fortune d'avoir, dès 1867, un des meilleurs préparateurs taxydermistes d'Europe, le premier de France à coup sûr, M. Bonhenry, dont les ouvrages sont aussi remarquables par le savant que par l'artiste.

Les grandes galeries font le tour de l'édifice et renferment de riches collections exceptionnellement bien ordonnées.

Salle Filhol. — Mammifères et oiseaux ; série d'anthropomorphes, surtout *Gorilla gina*, mâle, femelle jeune.

Espèces pyrénéennes : desman, ours, hermine, isard et bouquetin.

Oiseaux. — espèces pyrénéennes : gypaète, grand martinet, casse-noix, pic noir, coq de bruyère, gélinote des Pyrénées, lagopède.

Galerie supérieure. — Anatomie comparée : série de crânes des diverses races humaines, déformation toulousaine. Spécimen des âges préhistoriques.

Au centre de la salle, squelette de baleine de la Méditerranée.

Salle Picot de Lapeyrouse. — Reptiles, poissons et invertébrés : esturgeon de la Garonne, *Cephaloptera giorna* de très grande taille, salamandre géante du Japon, crocodile de Cochinchine.

Mollusques : types français de M. l'abbé Dupuy ; série d'unios américains ; espèces de la Nouvelle-Calédonie.

Coléoptères et lépidoptères du Midi. Ethnographie mo-

derne, série de Madagascar, tablier d'amazone du Dahomey, série de Kabylie et du Soudan; îles océaniques, et en particulier Nouvelle-Calédonie.

Salle Edouard Lartet. — Toute la faune quaternaire. Squelettes entiers d'*Ursus spelæus* (grande et petite taille, tous les intermédiaires), de *Megaceros hibernicus*, etc. Outillage préhistorique de toutes les périodes, de la plupart des gisements célèbres, alluvions et grottes, mobiliers funéraires des dolmens recueillis par M. E. Cartailhac. Nombreuses et belles haches de pierre polie de Toulouse même. Age de la pierre du Cambodge.

Salle Frizac et Lassus. — Collections des naturalistes tels que Nérée Boubée, de Leymerie, de Magnan. — Aérolithes d'Orgueil et de Montréjeau.

Salle Noulet. — Paléontologie tertiaire, série classique, mollusques du bassin sous-pyrénéen, empreintes de plantes d'Armissan (Aude); faune contemporaine.

Au centre des galeries, bibliothèque; dans les annexes, le célèbre herbier de Timbal-Lagrave et autres.

Eglise cathédrale de Saint-Etienne.

La plus ancienne église de Toulouse; il ne reste rien des constructions antérieures au onzième siècle. A cette époque appartiennent : *a*, un mur et deux fenêtres, rue des Cloches; *b*, les chapiteaux visiblement remaniés de la grande nef; *c*, ceux des arcatures qui décorent à l'intérieur le mur de la façade.

La voûte de la nef dite de Raymond VI (avec ses armes, la croix de Languedoc, sur une clef), est d'une hardiesse étonnante, la plus remarquable qui existe, n'ayant

que l'épaisseur d'une brique. Elle ouvrit une ère nouvelle à l'architecture méridionale. Une fenêtre contemporaine (treizième siècle) se voit au-dessus de la chapelle des chanoines. La belle rose de la façade est visiblement inspirée de celle de Paris qui date de 1220. Après la croisade contre les albigeois, l'art français se répand dans le Midi, l'évêque Bertrand de l'Isle voulut avoir sa cathédrale ogivale en pierre et, à grands frais, éleva le chœur (haut. 17 mètres), qu'il laissa inachevé (1286). Le diocèse fut dédoublé, le pays était ruiné, les donations tarirent, on se contenta de jeter une toiture unique sur tout l'ensemble des bâtiments.

Au quinzième siècle et à l'évêque Pierre du Moulin on doit le grand portail actuel qui semble en rapport avec le plan primitif de Bertrand de l'Isle.

Au seizième siècle, Jean, à la fois évêque d'Orléans et de Toulouse, songeant aussi à le reprendre, éleva les contreforts destinés à une voûte qui ne fut pas faite, et dressa l'énorme pilier qui conserve sa mémoire avec son nom, en vue de projets incertains. Il termina le clocher massif de la façade, muni d'un simple escalier de bois.

L'église fut incendiée le 9 décembre 1609 et restaurée aussitôt : voûte du chœur de 1611. Cette date se voit sur la boucle du ceinturon d'un personnage de la stalle épiscopale. L'ornementation de ces boiseries, en effet, est le prélude du style Louis XIII et Louis XIV. Orgue, longtemps unique à Toulouse, à une place exceptionnelle (restauré en 1868 par M. Cavaillé Coll : seize pieds composés de quarante-deux jeux divisés sur trois claviers à la main de cinquante-quatre notes, et un aux pieds de deux octaves).

Pas un seul vitrail peut-être n'a été conservé dans son intégrité. Il y a des fragments de tous les temps et souvent empruntés aux églises de Toulouse supprimées à la Révolution. A remarquer dans la rose le cercle central — Dieu le père assis sur son trône; — Chapelle Sainte-Catherine, le vitrail le plus ancien et le plus beau; dans les panneaux inférieurs sont les images des donateurs Pierre de Saint-Martial, archevêque (1372-1401), et son frère le cardinal, qui fut son exécuteur testamentaire.

La seconde chapelle du rond-point a conservé le vitrail le plus précieux de la cathédrale, Le roi à genoux est Charles VII, au type bien connu des Valois. La fenêtre du côté de l'épître, intacte, montre le dauphin, le futur Louis XI à genoux, et à côté de lui saint Louis, évêque de Toulouse; au-dessous, sainte Catherine (en l'honneur de Catherine, fille de Charles VII), et Denis du Moulins, archevêque à Toulouse, de 1423-1439, puis de Paris. On attribue à Arnaud de Moles ou même à son école le vitrail de la chapelle du Saint-Sépulcre, du commencement du seizième siècle, — Saint Sébastien et saint Roch, etc. — Parmi les verrières du chevet, postérieures à l'incendie, on cite celle qui fut donnée par Louis XIII et sa mère, avec figures des saints protecteurs des rois; les armes de France brillent au bas. Elles sont l'œuvre de Jean et Arnaud de Moles, peut-être les descendants du célèbre maître verrier du siècle précédent.

A remarquer les grilles du dix-septième siècle et le rétable qui respecte, chose rare, les lignes de l'édifice.

Saint-Etienne possède des tapisseries, don de Jean Daffis, prévôt en 1587, timbrées de ses armes; neuf représentent la vie de l'apôtre, huit des scènes de la vie

des saints évêques toulousains. Elles sont, peut-être, de fabrication locale.

L'église possédait un cloître roman admirable, démoli au début de notre siècle. Le Musée a recueilli de très précieuses épaves.

(D'après J. DE LAHONDÈS.)

Archives départementales et autres.

Grâce à son glorieux passé et aux institutions dont elle était le siège, Toulouse est une des villes de France qui possède les fonds d'archives les plus riches et les plus variés. Nous avons signalé plus haut les dépôts du Capitole et celui du Parlement et des autres institutions judiciaires au Palais de Justice. Ce dernier dépôt constitue une annexe du service départemental dont la partie principale est à la Préfecture, logée dans l'ancien palais archiépiscopal. Les collections historiques sont dans l'ancienne chapelle de l'archevêché.

Elles se divisent en deux sections : S. civile et S. religieuse.

Section civile : le fond de l'administration provinciale du Languedoc, et plus spécialement les fonds de la subdélégation de Toulouse relevant de l'intendance de Montpellier; la série de l'instruction publique comprend les fonds des anciens collèges établis au Moyen-âge et qui relevaient de l'Université.

La section ecclésiastique est de beaucoup la plus considérable et la plus variée; elle renferme, en effet, toutes les archives des anciennes institutions religieuses existant à Toulouse avant 1790. Celles de l'Ordre de Malte, à elles seules, ont plus de vingt-cinq mille articles inté-

ressant Toulouse, le Languedoc, la Guienne et la Gascogne.

L'époque révolutionnaire est représentée par des documents d'un intérêt majeur.

Parmi les archives, signalons encore le dépôt des minutes notariales du Palais de Justice, qui ne comprend pas moins de dix mille volumes et vingt mille dossiers; les archives hospitalières, à l'hôpital Saint-Jacques, et celles du Tribunal de commerce.

Le couvent des Augustins. — Musée.

Les ermites de Saint-Augustin, installés dans le bourg de Saint-Sernin, ayant acquis un terrain dans la cité, commencèrent en 1309 les constructions de leur couvent qui fut terminé en 1341. En 1460, un grand incendie le détruisit et il fut reconstruit en partie sur un nouveau plan. De cent vingt ou cent quarante religieux gradués et novices, le nombre était tombé à douze au moment de la Révolution.

Le petit cloître, sorte de *patio* espagnol, date de 1626; il a été complètement restauré en 1835, avec remplacement de statues disparues par des bustes en terre cuite sans valeur; les bas-reliefs ne valent pas mieux et les inscriptions sont malencontreusement choisies.

Il ne reste rien des peintures d'un artiste renommé, le P. Ambroise Fredeau, qui décora la grande église et les cloîtres, et mourut aveugle, victime de la haine jalouse de la communauté.

A remarquer dans le grand cloître nombre de chapiteaux à intentions satiriques : moine embrassant une femme, autre à bonnet d'âne, à oreilles de bête, moine

quadrupède tirant un chien par la queue, etc. Jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, on a enterré dans le cloître.

A la Révolution, les Augustins furent transformés en magasins d'objets d'art enlevés aux églises et aux logis des émigrés, c'est ce qui les sauva.

La salle capitulaire, la chapelle de Notre-Dame-de-Pitié et la sacristie autrefois distinctes forment aujourd'hui une salle unique où sont emmagasinés, en attendant une organisation plus intelligente, d'admirables et nombreuses pierres sculptées. De l'ornementation superbe et richissime de ces chapelles, il ne subsiste rien.

L'église, bâtie après l'incendie et consacrée en 1504, est complètement dénaturée et déshonorée au dedans comme au dehors.

Le clocher, imité de celui des Jacobins, se terminait en pinacle; il fut incendié par la foudre le 14 septembre 1550, et perdit alors un étage et demi en outre de son aiguille. Il renfermait une grande cloche, l'*Augustine* (coulée dans le seizième siècle par un fondeur qui était de la religion réformée); le souvenir des retentissantes volées de l'*Augustine* se rattache à celui des plus dramatiques épisodes de guerre civile.

Le réfectoire, qui avait servi de quartier général aux catholiques, où Charles IX présida l'assemblée des Etats, où se tinrent encore d'autres assemblées notables de notre histoire, jusqu'en 1790 (fête de la Fédération), fut démoli par pure ignorance et vandalisme en 1869 et remplacé par le corps de bâtiment qui, le long de la rue des Arts, semble une gare de chemin de fer. Cet édifice ne pourra jamais être terminé suivant les plans adoptés : La rue de Metz prolongée passe sur le terrain où de-

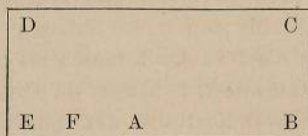
vaient s'élever les parties essentielles de cette massive et onéreuse construction.

Les collections, très disparates à tous égards, ont pour principales origines le reliquat des confiscations révolutionnaires de 1791, chez des particuliers, dans les églises et les couvents et les envois du gouvernement provenant les uns de semblable source, les autres plus tardifs, du fonds d'œuvres d'art ravies à toutes les capitales vaincues. A la Restauration, le Musée de Toulouse, malgré d'impérieuses revendications des puissances alliées, garda ses richesses. Depuis lors, quelques toiles de valeur très inégale ont été accordées par l'Etat qui continue à de longs intervalles ses libéralités, parcimonieuses d'ailleurs. Il ne donne pas, il fait des dépôts. La ville, si fière de son culte des arts, consacre à son Musée les bribes de son budget de 5 millions, et les dons particuliers sont rarissimes. « C'est un peu de cette façon-là que l'on comprend la décentralisation en France, où l'on dépense beaucoup de théorie sur la vie locale et les centres provinciaux, sauf à ne pas faire autre chose et à tout attendre des libéralités du pouvoir central. » A signaler le don récent de cinquante dessins de Puvis de Chavannes offerts par la famille de l'illustre peintre.

Dès l'an III, le Musée des tableaux avait son catalogue publié par les soins d'un sculpteur, François Lucas; d'autres et des éditions diverses parurent de temps en temps. Un expert estimé attaché au Musée du Louvre a donné, en 1863, un rapport remarquable sur l'état et la valeur des toiles, publié seulement dix ans plus tard! Enfin, on doit à M. Ernest Roschach, ancien archiviste de la ville, une notice complète sur chacun des tableaux;

c'est un catalogue de premier ordre condamné peut-être à rester inédit.

On peut quelquefois trouver chez les bouquinistes de la ville d'anciens catalogues, mais on ne vend pas et on n'a pas des photographies des œuvres exposées !



GALERIE NOUVELLE. — En commençant la visite par la droite de A en B, on remarquera successivement : *Portrait de Gros* par lui-même, *Portrait de Mme Gros* par son fils, *Portrait de Mme Vigé-Lebrun* par elle-même, *Portrait de Bd Dupui-Dugrez*, fondateur de l'Ecole des Arts en 1693, par Hyacinthe Rigaud; *Portraits de la princesse douairière de Conti*, fille de Louis XIV et de Mme La Vallière, *de la comtesse de Bemareau*, de Largillière, enfin *Largillière* par lui-même; *Présentation de la Vierge*, par Ch. de Lafosse; *Saint Jean-Baptiste*, par Nicolas Poussin; *Portrait présumé de Descartes*, par P. Snayers, *Louis XIII donnant le collier de l'ordre du Saint-Esprit*, par Philippe de Champagne; *Un sacrifice*, par Le Sueur; *Job sur le fumier* de Crayer, *Le siège de Cambrai*, Van der Meulen; *Miracle opéré à Toulouse par saint Antoine de Padoue* et *Le Christ aux anges*, par Antoine Van Dyck.

B C au centre : *Saint Jean l'évangéliste et saint Augustin*, par le Perugin, les autres parties du tryptique sont au musée de Lyon; à côté, *Le mariage du doge avec la mer*, par Le Canaletto, et *Le pont de Rialto* à

Venise de Belloti; *Le mariage mystique de sainte Catherine*, par Procaccini.

C D : *Les saints protecteurs de Modène*, par Le Guerchin; *L'extase ou un miracle*, par Murillo; *Le Christ entre les deux larrons*, par Rubens; *Le martyr d'un chrétien* de François Lucas, *Tête de vieillard* de M^{lle} N. Verelst, *Portrait d'homme*, par Mirevelt; *La prise du cerf* d'Oudry; *Fondation d'une ville par les Tectosages*, par Jouvenet; *L'apothéose d'Hercule*, par Fr. Lemoine; *Portrait du duc d'Orléans* et *Portrait de Racine*, par Rigaud; *Paysage romain*, par Giroux; *La soif de l'or* de Couture; *L'entrée du port de Boulogne*, par Isabey.

D E : *Des chevaux* de Luminais, *Anacréon*, *Bacchus et l'Amour* de Gérôme, *La piscine de Bethesda* et *Jean Chrysostome prêchant devant l'impératrice Eudoxie*, par Jean-Paul Laurens; *La mort de l'Indien Ravana*, par Cormon.

Enfin, E F : *Abd-err-Rahmann sortant de son palais*, par Delacroix, et *Une sorcière*, par Brascassat.

Dans la petite salle voisine, on remarquera : *L'étoile du matin* de Corot, *Marie-Madeleine* de Henner, et plusieurs toiles ou panneaux italiens, flamands et allemands.

L'ancienne galerie, si odieusement bâtie dans la vieille église, est consacrée aux artistes toulousains anciens et modernes. En guise de marbres, la patrie de Falguière et de Mercier présente quelques plâtres en tête desquels on remarquera *Le martyr d'un chrétien* de Falguières. Quant aux toiles, souvent très précieuses pour Toulouse, elles n'offrent aux étrangers qu'un intérêt secondaire sauf quelques belles exceptions, et par exemple :

La lecture de Virgile devant Auguste et Livie, par Ingres (égarée dans cette salle à une place sacrifiée); *Les capitouls en prière autour du Christ en croix*, par Chalette, peintre de l'Hôtel de ville, mais étranger à Toulouse et à l'Ecole toulousaine; *La vierge aux prisons*, probablement du même; *Le portrait de Jean-Pierre Rivals* et celui d'*Antoine*, par eux-mêmes; *L'homme au pilon* d'Antoine Rivals (ancienne porte de pharmacie), les grandes toiles du même, *La fondation d'Ancyre* et autres qui ornaient jadis une des galeries du Capitole; puis, à la suite, les ouvrages des élèves de Rivals : Despax, Subleyras, etc.; *La mère de Roques*, par son fils, etc. Les peintres modernes, Debat-Ponsan, Rixens, Gervais, Henri Martin, etc., sont assez connus pour qu'on n'ait pas besoin d'énumérer leurs toiles.

La place a toujours manqué au Musée de Toulouse; bon nombre de tableaux ont été déposés dans les églises, d'autres dans des magasins d'où ils sont sortis détériorés ou perdus, plusieurs ont pris des chemins inconnus. Un jour, tous les vieux et beaux cadres disparurent mystérieusement et furent remplacés par ceux qu'on voit aujourd'hui.

On espère revoir bientôt dans une galerie récemment terminée, mais surbaissée et condamnée à une obscurité prochaine, la série des dessins, aquarelles, pastels dont le public est privé depuis un quart de siècle!

Dans le grand et lourd escalier conduisant à la galerie supérieure, on rencontre la *Chloris*, de Pradier.

Passons aux collections d'antiquité.

Dans les chapelles aujourd'hui réunies, on remarque Jean Tissendier offrant au Sauveur du monde le modèle de la chapelle qu'il avait édifiée auprès des Cordeliers au

quatorzième siècle; (dans le cloître sont dix des splendides statues d'apôtres de cette chapelle qui furent sauvées au moment de la démolition). La statue tombale de cet évêque de Rieux; autre en marbre blanc de Guillaume Durant le jeune, évêque de Mende (0 1328), du prieuré de Cassan, près Béziers; autre de Guillaume Briçonnet (0 1514), archevêque de Narbonne, de la cathédrale de cette ville; autre de Bernard, comte de Comminges, de l'Eglise de Bonnefont; quantité d'épaves des monuments détruits à Toulouse, soigneusement inventoriées et décrites dans le *Catalogue* de 1865, et en particulier la série incomparable de chapiteaux des cloîtres disparus de Saint-Etienne, la Daurade, les Carmes, Saint-Sernin, etc., que l'on examinera avec plus d'intérêt, sachant que les entrelacs prodigués sur ces monuments et si finement découpés ont l'aspect des galons et des passementeries de Byzance. Les enroulements de feuillage, où se mêlent des animaux fantastiques, rappellent aussi les ornements des coffrets ou l'encadrement des dyptiques de l'Orient. Les cercles entrelacés avec goût sont de même un motif oriental.

Mais le style des scènes animées n'ont pas la même origine. Certains sujets sont conçus en dehors des données byzantines. Les artistes eurent assez de confiance en eux pour sentir par eux-mêmes et pour imaginer. Ils se sont mis souvent en présence des textes bibliques et ont cherché à les interpréter sans se soucier de ce qu'on avait fait avant eux. Enfin, ils ont, avec la passion du mouvement, créé des œuvres très vivantes; ils ont imité bien exactement le costume contemporain. Il y a eu, en un mot, à Toulouse, au douzième siècle, — le grand siècle, celui des troubadours et des comtes magnifiques, —

une école d'art original dont les progrès ont été rapides et dont les seules traces d'imitation se rattacheraient plutôt à la tradition latine.

(D'après Emile MALE, *Rev. arch.* Paris, 1892.)

Mention spéciale doit être faite des statues dressées contre le fond de la salle; les unes du portail de la chapelle capitulaire de la Daurade, démolie en 1812 pour l'installation de la Manufacture des tabacs, les douze Apôtres du portail de la chapelle capitulaire de Saint-Etienne. Deux d'entr'elles avaient sur la base la signature *Gilabertus me fecit*, — *vir non incertus me celavit Gilabertus*; ces bases si précieuses ont disparu dans ces derniers temps. Il est d'ailleurs facile de voir que les collections, plusieurs fois déménagées, sont simplement emmagasinées, situation pénible dans un pays où le provisoire dure volontiers indéfiniment.

Dans le cloître, où le classement des inscriptions est commencé, mais franchement arrêté, se trouvent les sarcophages de marbre ou de pierre plus ordinaire, décorés dans le style romain de la décadence et qui offrent souvent le monogramme du Christ, les symboles des croyances chrétiennes ou l'image de personnages sacrés.

Le rez-de-chaussée du bâtiment neuf est consacré aux antiquités gallo-romaines : 1^o série de Martres-Tolosane, territoire à l'extrémité méridionale de la plaine de Toulouse, au seuil même de l'étranglement formé par les assises des montagnes, sur le passage de la voie romaine au bord de la Garonne. Quelques vestiges romains y ont été signalés dès le dix-septième siècle; mais la période des découvertes importantes commence à 1826. Les fouilles ont été conduites par le fondateur du Musée

des Antiques, M. Dumège, puis par une délégation de la Société archéologique. Reprises en 1898 par Lebègue, professeur à l'Université de Toulouse, elles viennent d'être achevées par M. Joulin, membre de ladite Société, qui a pu, le premier, reconnaître le plan de toutes les constructions encloses dans les murs d'une villa ayant duré quatre siècles et détruite par les Barbares. D'opulents ruraux, peut-être de hauts dignitaires y avaient accumulé des trésors dont nous possédons une partie. Il faut remarquer la série des empereurs et personnages romains, entre autres la tête d'Auguste; celle des déesses, et surtout la tête dite Vénus, plutôt une Diane; enfin des bas-reliefs des travaux d'Hercule.

2^o De semblables antiquités trouvées à Béziers en 1844, et d'autres de provenances diverses, parfois inconnues, se voient dans la même galerie. On peut remarquer des fragments, des marbres sculptés épaves des rares édifices romains de Toulouse que nous connaissions : le Château-Narbonnais; le temple dédié à Pallas, dans le lit de la Garonne, près de la Daurade; un autel découvert à l'entrée de la rue Sainte-Anne, près l'allée Saint-Étienne; de très rares inscriptions; un bas-relief avec les classiques trophées des Gaulois vaincus, frise enlevée aux murs de Valcabrière, etc.

3^o La série d'autels votifs trouvés dans les Pyrénées de la Haute-Garonne et des régions voisines, dédiés les uns aux dieux des vainqueurs, les autres aux dieux anciens du pays plus ou moins assimilés, ou bien à des divinités absolument locales, tels que *Leherenn Mars*, dieu topique d'Ardiège; *Baicorix*, *Basert*, Jupiter, Apollon, Hercule, Mercure, *Edelat*, *Alardos*, *Abellion* (peut-être un Apollon, adoré à Saint-Béat), le dieu Syl-

vain, les montagnes, le dieu Hetre, *Ageton*, *Illixo* (qui a laissé son nom à Luchon), six arbres, etc.

On cherchera vainement les intéressantes mosaïques de Sainte-Rustice, au nord de Toulouse, panneau représentant l'Océan, et celles de Granuejous, près Gaillac (Tarn), que la ville a laissé détériorer.

Le Conservatoire de musique

Réclamée depuis quinze ans, une école gratuite de musique fut créée par le Conseil municipal en 1820. Elle coûta 400 francs de premier établissement, et le professeur reçut un traitement de 1,350 francs. Six ans plus tard, une ordonnance royale la déclarait succursale de l'Ecole royale de Paris; en 1840, une nouvelle ordonnance l'élevait au rang de succursale du Conservatoire de Paris et la séparait en même temps de l'Ecole des arts à laquelle on l'avait d'abord annexée. Ses conditions actuelles sont réglées par une convention de l'Etat et de la ville en date de 1884.

Sous la direction de Louis de Brucq (1844-1857), de Paul Mériel (1857-1883), enfin, de Louis Deffès, premier grand prix de Rome, correspondant de l'Institut, l'Ecole a compté parmi ses élèves de nombreux artistes, compositeurs, musiciens et chanteurs qui sont arrivés à la célébrité, et n'a cessé de voir grandir son importance. Elle a aujourd'hui 30 professeurs, 15 suppléants et 350 élèves. Il s'y donne tous les deux jours 496 leçons, dont 339 aux hommes, 157 aux femmes, sans y comprendre les classes d'ensemble vocal et instrumental. La subvention de la ville atteint 42,000 francs et celle de l'Etat 15,000 fr.

La bibliothèque spéciale est importante; on y remar-

que : 179 ouvrages exécutés à l'Académie de musique de Paris, de 1671 à 1733, plusieurs signés par leurs auteurs ; 235 œuvres de la période 1733-1807 ; 446 ouvrages du répertoire de la comédie italienne, de Feydeau et de l'opéra-comique ; le *Recueil*, en 6 volumes in-folio, *des ballets de Lulli* ; 30 volumes avec dessins formant le *Recueil général des opéras de 1684 à 1745* ; des ouvrages précieux du dix-septième et dix-huitième siècle, etc.

De tous temps, on avait remarqué, à l'Opéra, que « les meilleurs chanteurs, les plus belles voix venaient du midi de la France. » Le Midi doit cet avantage à ce fait qu'il a conservé une langue extrêmement sonore ayant préparé d'une façon admirable les voix locales aux difficultés du chant. Le Conservatoire de Toulouse a observé que ses meilleures voix lui viennent des quartiers où la jeunesse reste fidèle au vieux langage maternel. Ces bonnes voix deviennent rares parce que le français fait disparaître la *langue moundino*, en dépit des patriotiques efforts du Félibrige.

Toulouse possède, plus qu'aucune autre ville, des institutions musicales : une Académie de musique qui excite l'émulation des compositeurs en ouvrant des concours de composition et donnant des concerts ; une Ecole Galin-Paris-Chevé enseignant la musique au moyen de la notation chiffrée et dont les ensembles choraux sont fort importants ; une trentaine de Sociétés chorales et orphéons habitués à gagner les premières palmes dans tous les concours en France et à l'étranger ; enfin, trois cents professeurs dont la moitié pour le piano !!

A remarquer depuis quelques années le développement des groupes de guitaristes et mandolinistes, à la mode italienne et espagnole, qui, à la fin des soirées en ren-

trant chez eux, donnent des aubades fort appréciables dans le silence de la nuit.

Une mention spéciale doit être faite de la *Cæcilia*, qui, sous la savante et énergique direction de l'abbé Mathieu a pour but l'étude et l'exécution des chefs-d'œuvre des maîtres de la musique classique et religieuse (J.-S. Bach, Palestrina, Hændel, Haydn, Mendelssohn, César Franck, etc.). Chaque année, elle donne plusieurs concerts spirituels.

Enfin, Toulouse possède une presse musicale en rapport avec ses aptitudes et ses goûts. A signaler *L'Art méridional*, revue de quinzaine très répandue, et dont les rédacteurs autorisés se préoccupent de toutes les branches des beaux-arts.

Ecole vétérinaire.

Le fondateur de la première de toutes les Ecoles vétérinaires, Bourgebat (Lyon, 1762), est un étudiant de la Faculté de droit de Toulouse qui avait quitté par goût du cheval la robe d'avocat pour les armes. C'est lui qui fit créer l'Ecole d'Alfort, près Paris. La Société d'agriculture de la Haute-Garonne avait dès longtemps établi des cours, dont le succès était complet, lorsque l'Etat se décida à instituer l'Ecole de Toulouse, le 6 juillet 1825. L'installation coûta 780,000 francs, donnés par la ville, le département et l'Etat. Jusque-là, on avait, à Toulouse, installé les services publics dans les édifices religieux désaffectés à la Révolution et non rendus au culte; jamais ces locaux ne s'accordaient avec leur nouvelle destination. Plus heureuse, l'Ecole vétérinaire fut bâtie sur un terrain libre au pied du coteau de Guilleméry, en face

des allées Lafayette, qu'on venait d'ouvrir sous le nom d'allées d'Angoulême. Elle fut habitée dès 1834 et inaugurée l'année suivante.

L'Ecole vétérinaire de Toulouse, qui compta d'abord trois professeurs, en possède dix et, en outre, autant de répétiteurs. Favorisée par son rattachement au Ministère de l'Agriculture, libéral et généreux, elle s'est développée à tous égards, et si elle n'obtint pas en 1873 l'adjonction d'un enseignement agricole complet pour lequel les fonds étaient faits, il ne faut en accuser que les négligences du Parlement.

Dans ces dernières années, de grands progrès ont été accomplis dans l'Ecole, comme dans toutes nos institutions scientifiques, et ses élèves sont admirablement outillés pour l'étude. La *Revue vétérinaire*, publiée avec un fort tirage, par le corps enseignant de l'Ecole, paraît tous les mois.

L'Observatoire.

On y arrive après avoir traversé le canal près de la gare, devant l'Ecole Vétérinaire en montant la rue du Dix-Avril.

L'Observatoire de Toulouse doit son origine à l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres qui, en 1733, établit, sur une des tours du Rempart, un Observatoire pourvu de quelques instruments utilisés d'abord par Garipuy, puis par Darquier. Vers 1760, Garipuy installa chez lui ces instruments et quelques autres et, en 1774, reconstruisant sa maison, y éleva un Observatoire spacieux et commode.

Cet Observatoire, qui devint propriété de l'Etat en 1793, avait été fréquenté assidûment par Darquier. Vidal y

observa en 1793. Dans les premières années du siècle, l'Etat l'avait cédé à la ville. En 1838, Frédéric Petit, nommé directeur, obtint du Bureau des longitudes le quart de cercle de Lalande et la lunette méridienne de Ramsdem, qui avait été remplacée, à Paris, par celle de Gambey. La ville décida la construction d'un nouvel Observatoire, elle fut achevée en 1845. Depuis cette époque, de nombreux pavillons ont été édifiés dans le jardin et une maison a été construite pour les astronomes.

Le matériel choisi avec soin, principalement par MM. Daguin, Tisserand et Baillaud, et grâce aux généreux concours de la ville et de l'Etat, est des plus remarquables. Entre les mains d'un groupe de savants attachés à l'Observatoire et qui vont souvent chercher à la Faculté des sciences de précieux collaborateurs, ces instruments ont permis de faire des travaux de premier ordre.

Des hauteurs de l'Observatoire on jouit d'une vue fort agréable de la ville et des lointains horizons; le regard perçoit d'un côté le coteau qui se termine à Montauban et cette ville elle-même; de l'autre, les Pyrénées, lorsque, ce qui est plus rare qu'on ne le pense, l'air est dégagé de brumes et rendu plus transparent par le vent d'autan. On distingue alors fort bien, surtout au coucher du soleil, la silhouette des montagnes, depuis le pic Midi de Barèges jusqu'aux extrémités orientales de l'Ariège; on voit peut-être le *Canigou*.

La bataille de Toulouse.

La colline de l'Observatoire est dominée par une construction de briques en forme d'obélisque élevée à la mémoire des soldats morts dans la bataille du 10 avril,

jour de Pâques 1814. On peut voir la pente vers le Lhers par laquelle les Anglais de Beresfort exécutèrent le mouvement tournant qui les mettait en péril et dont le maréchal Soult ne sut pas profiter en temps utile pour les couper et les jeter dans la rivière. Le point sur lequel était notre principale redoute est le mamelon, appelé alors le Calvinet, qui se voit au sud, de l'autre côté du cimetière. Il y eut dans ces parages une série de fautes évidentes, en même temps que de surprises et de malheurs que nul ne pouvait prévoir. Beresford parvint à occuper la partie des hauteurs et s'y consolida. La lutte engagée autour de la ville fut partout acharnée et sanglante, là surtout. Les deux adversaires, au courant des événements de Paris, luttaient pour la possession de Toulouse. Soult fut obligé de l'abandonner à Wellington. Une fois de plus tout était perdu fors l'honneur. (Voir *Notice* par le général Doumenjou, Soc. de géogr.; Toulouse, 1883.) Trente mille Français avaient lutté contre soixante mille; huit mille de ces derniers et quatre mille des autres étaient hors de combat.

Promenades, jardins, embouchure.

Les boulevards extérieurs sont l'emplacement des remparts dont les vieilles murailles se retrouvent en lambeaux dans le sol des maisons édifiées en bordure. Le plan d'embellir ainsi la ville par des voies régulières et ombragées remonte au siècle dernier, au milieu duquel fut établi le Boulingrin (mot très français, mais auquel la population a préféré le qualificatif de Grand-Rond) et les cinq avenues qui rayonnent autour de lui. Au voisinage immédiat, le Jardin Royal et le Jardin

des Plantes sont postérieurs à la Révolution et de nos jours seulement, l'ouverture du boulevard Carnot a rendue parfaite la ligne des boulevards, au delà de laquelle, mais surtout dans la direction du nord, se développent de nouveaux quartiers.

Au Grand-Rond sont quelques statues des artistes toulousains. Une *Velleda*, de Marqueste; *Le Conteur arabe*, de Ponsin Andarahy; *Le vainqueur au combat de coq*, de Falguière; le buste de Mengaud, l'auteur de *la Toulousaine*, immortalisé par la musique de Deffès, et bientôt le monument élevé à la mémoire d'une intelligence supérieure, du plus distingué des félibres de notre pays, Auguste Fourès.

Au Jardin des Plantes, une fontaine due à Alexandre Laporte; un puits de fer forgé, jadis dans le Capitole; un mur avec deux fenêtres romanes enlevées aux ruines du Château Narbonnais; un placage avec deux façades sauvées des démolitions du vieux Capitole: à l'extérieur, la porte de l'Arsenal très méridionale, presque mayorquine, du dix-septième siècle; à l'intérieur, une porte, de Bachelier, 1545.

On peut, en empruntant les lignes de tramways, faire le tour de la ville, soit: Capitole, Saint-Cyprien, allée Saint-Michel, allée Lafayette, les Amidonniers. De là, se rendre en omnibus ou à pied le long du canal, sous de beaux platanes, à l'embouchure des canaux (canal du Midi, canal Latéral et canal de Brienne) vers la Garonne. Entre deux ponts, sur un mur dominant le bassin central, on voit un bas-relief de marbre fort altéré, œuvre de Lucas, représentant la jonction des Deux-Mers. On peut arriver à l'embouchure proprement dite et passer la Garonne en bac, sauf à regagner la ville par la rive

gauche ou à revenir par le bac sur la droite. La traversée du fleuve offre de jolies perspectives : heure propice les débuts ou la fin du jour. Profiter de son séjour dans le quartier des Amidonniers pour pénétrer dans le ramier du Bazacle jusqu'au *Stand* où l'on dispose d'une ligne de tir de 400 mètres. Par le moulin du Bazacle, on accède aux canaux de dérivation de la Garonne et aux berges de la Garonne. A remarquer, blocs de marbre d'un édifice romain. Enfin, non loin de là, si l'on revient par le quai Saint-Pierre, on pourra admirer le panorama du haut du pont réinstallé après la crue de 1875 qui toucha et emporta l'ancien tablier.

L'Amphithéâtre ou les Arènes.

A Lardenne, sur la route de Toulouse à Blagnac, rive gauche, cinquième kilomètre (alt., 150^m), on découvre à droite des ruines considérables. C'est tout ce qui reste de l'amphithéâtre romain, presque aussi grand que ceux de Bordeaux, de Périgueux et de Nîmes. En effet, l'épaisseur des constructions était de 28 mètres, l'arène, avait 163 mètres, et les longueurs de ses axes étaient de 59 mètres et 49 mètres.

En 1563, Charles IX, à son passage à Toulouse, ayant donné l'ordre de réparer le château de Saint-Michel-du-Touch, on emprunta les matériaux nécessaires à l'amphithéâtre tout voisin, et la dévastation n'a cessé que récemment.

Vingt-sept gros massifs de cailloux incrustés dans du mortier et à égale distance, sauf à l'entrée au nord, se distinguent encore. Un vomitoire au sud-est est resté voûté. Vers le milieu des côtés et extérieurement, il y a

un pilastre en brique encastré dans le béton. Les traces des mêmes voûtes et des mêmes pilastres se retrouvent à tous les massifs. On peut distinguer l'emplacement des gradins qui avaient un revêtement de briques : par économie, l'architecte avait remplacé les maçonneries par des couches alternatives de terre et de gros cailloux placés de champ. Ainsi s'explique le peu de profondeur des maçonneries. Le mur du podium et les caveaux pour les bêtes féroces ont été retrouvés au nord, les loges des gladiateurs au sud. Les constructions s'élèvent à 9 mètres au-dessus de l'arène. M. de Sevins a recueilli de nombreux débris de marbre de Saint-Béat et de Saint-Girons, un fragment d'inscription du haut empire et des monnaies qui semblent indiquer que l'amphithéâtre ne fut plus fréquenté après la mort des fils de Constantin (361 ans après J.-C.)

De nombreuses ruines romaines encombraient jadis les champs voisins. Des aqueducs ont été retrouvés.

(D'après T. DE SEVIN.)

Blagnac.

Au delà des Arènes est le bourg de Blagnac, qui est, comme son nom (Balneacum) et des découvertes multipliées l'indiquent, un établissement balnéaire. C'est un lieu de rendez-vous de la jeunesse toulousaine, bien délaissé depuis l'importance prise par les cafés urbains. Il faut y visiter l'oratoire de saint Exupère. L'auteur des *Gestes toulousains* assurait, en 1556, que « il s'y faisait quotidiennement plusieurs et de beaux miracles. » Il est au centre d'un vieux cimetière aujourd'hui livré à la culture et où la pioche met au jour maintes antiquités

romaines. La tombe de saint Exupère avait disparu sous les ruines; un miracle la révéla à un laboureur qui avertit les chanoines de saint Sernin, « lesquels vinrent accompagnés de six cents hommes et davantage à Blagnac et trouvèrent le corps du saint homme, lequel apportèrent à Tolose... » La chapelle actuelle offrait une suite précieuse de fresques retraçant les principaux traits de la vie du saint. On citait notamment celles qui paraissent représenter la translation des restes mortels d'Exupère. Ces peintures, du quatorzième siècle, ont été restaurées, c'est-à-dire refaites en partie de nos jours.

On peut aller à Blagnac par une rive et revenir par l'autre.

La Colonie des Gitanos.

Après l'hôpital de la Grave et l'abattoir, à la limite du faubourg Saint-Cyprien, un terrain vague, riverain du fleuve, offre un asile permanent aux chariots d'une troupe d'individus déguenillés et sales que le peuple appelle les *Gitanos*. Ce mot est une contraction d'*Egyptianos*, nom sous lequel les gens de cette race furent d'abord désignés. Nos Gitanes de Toulouse sont les frères de ceux de la Catalogne, dont ils n'ont été séparés que par la conquête du Roussillon et de la Cerdagne sous Louis XIII. Leur langage usuel est le Catalan avec quelques souvenirs de leur dialecte national. Ils sont deux ou trois cents dans les Pyrénées-Orientales; quelques groupes habitent Béziers, Carcassonne, Toulouse (ici une douzaine de familles) d'où ils rayonnent isolément en général dans les foires. L'anthropologie et la linguistique les rattachent non point aux Maures, comme le croit le populaire ne voyant que leur teint

basané, mais aux bohémiens hongrois, dont les bandes errent en Europe, et par eux aux bohémiens de l'empire ottoman, souche de tous les tziganes. Nos Gitanes ont conservé la pureté de leur type, ce qui démontre la vertu de leurs femmes. Elles sont dans la jeunesse, d'une taille élégante et remarquables par l'éclat de leurs yeux noirs et scrutateurs et de leurs dents blanches. Cependant, aujourd'hui, les métissages se multiplient, et, parallèlement, les vieilles coutumes de la tribu disparaissent. Les Gitanes sont maquignons et tondeurs. Les chiens les connaissent bien et hurlent sur leur passage. D'une loyauté douteuse, ardents et prompts à l'attaque, courageux à la défense, on les voit souvent aux fêtes de quartiers provoquer des luttes sanglantes. On fut obligé, il y a deux ans, de mettre sur pied la garnison pour protéger leur vie. Leur campement et leurs maisons sur la place dite du Ravelin furent incendiés.

Vieille-Toulouse.

Sur la rive droite, en amont de Toulouse, le Puech-David profile ses escarpements et ses mamelons isolés. A huit kilomètres de distance est le point culminant (239 mètres d'altitude). C'est un plateau d'une dizaine d'hectares d'où l'œil peut contempler le confluent de la Garonne et de l'Ariège, et la grande plaine qui se perd d'un côté vers les Pyrénées que l'on aperçoit, et de l'autre dans les horizons effacés de la Gascogne. Un village borde la route à l'abri d'une dépression, Vieille-Toulouse, commune insignifiante du canton de Castanet, mais qui fut très probablement la renommée Tolosa du temps des Gaulois et de César. Oppidum peut-être, ayant

joué un rôle plutôt commercial que militaire, à la manière des Emporiums. La terre y est pétrie de tessons d'amphores, de vases, de débris divers¹, de monnaies, jadis si nombreuses qu'elles constituaient (sous le nom de sarrazines) le salaire des ouvriers agricoles. Or, ces monnaies de tous les pays alors civilisés ne vont pas plus bas que le règne d'Auguste. Il semble que la localité ait cessé d'être habitée ou du moins florissante après cette époque, pour reprendre une certaine activité à la fin de l'empire dont elle offre encore des médailles. Une inscription du temps de César, la plus ancienne connue de la Gaule narbonnaise, atteste qu'il y avait alors des constructions importantes, un temple à l'administration compliquée.

Des fortifications très peu distinctes aujourd'hui suivent les bords de *la plaine*; le grand tumulus qui la domine n'a pas d'une façon positive la même antiquité. Il n'a certainement aucune destination funéraire, mais il semble en rapport direct avec un autre situé plus au sud, à Clermont sur Ariège, et qui, si l'on en juge par les poteries qu'on y recueille, fut surtout utilisé dans le Moyen-âge. Ce sont des mottes militaires.

On peut se rendre à Vieille-Toulouse en voiture (prix : un cheval, 6 francs, aller et retour, + pourboire). Au sortir de la ville par la place où fut la Porte narbonnaise, on suit la rue des Récollets, presque la voie romaine, pendant 1 kilomètre, jusqu'au lieu dit le Feretra,

1, Les antiquaires de Toulouse avaient naguère l'habitude d'attribuer la provenance de Vieille-Toulouse aux objets romains ou gaulois, venus d'un peu partout, et qu'ils offraient aux amateurs empressés.

souvenir des *feralia* ou fêtes funèbres des Romains¹. La voie, selon l'usage, était bordée de tombeaux; elle tournait à gauche; on l'abandonne et on suit par la rive de la Garonne, au bas des coteaux de Pech-David. Au sixième kilomètre on est au pied du Crusel, monticule dépendant du hameau de Pouvoirville, où d'épaisses couches de cendres livrent des poteries de toutes les époques, même grecques.

Si on a pu donner rendez-vous à une barque de pêcheur de sable (6 francs pour deux ou trois personnes) on rentre avec elle; descente du fleuve à l'ombre des *ramiers* de la poudrerie et de l'ilot du Moulin du Château. On aborde au Port-Garaud, ou mieux, en franchissant l'écluse, dans le bassin de la Daurade; heure préférable quand le soleil est très bas.

La Violette toulousaine.

Paraît dans nos rues vers octobre et finit en mai, plus ou moins abondante selon la saison, la température, l'humidité. Un coup de vent d'autan, un rayon de soleil peuvent décupler brusquement sa production qui atteint

1. Sous le nom de *fénêtra* ont lieu, tous les dimanches de carême, des fêtes de quartier, successivement sur la place et l'allée Saint-Michel (longtemps le seul), Saint-Pierre, Arnaud-Bernard, allée Saint-Etienne. Le dernier, dit le *fénêtra gourmand*, se tenait le lundi de Pâques au quai et hors la porte Saint-Cyprien. Il y a quelques années, on a ajouté celui de l'allée Lafayette, le dimanche de Quasimodo. On vend aux *fénêtras* des raisins secs, des figues, des noix, des châtaignes sèches. Ce fait, comme le nom, la date et le lieu, ne permettent pas de douter que l'origine ne soit la fête romaine des morts.

son maximum en mars et avril. Mais déjà la fleur est moins belle, plus pâle, et ses prix ont baissé. Ainsi *la plus belle qualité*, qui vaut 3 et 4 francs la botte de cent à la Toussaint, à la Noël, surtout au premier jour de l'An, se vend alors 0,60 centimes, sans descendre au-dessous depuis que l'exportation à Paris, Londres, Saint-Petersbourg et Vienne s'est régularisée. Les qualités inférieures, généralement criées dans la rue, restent à des taux moins élevés. Les non vendues sont en tout temps utilisées par les confiseries qui font les *violettes candies* fort demandées de plus en plus, surtout en Amérique.

La culture industrielle de la violette se fait exclusivement dans le quartier dit Lalande et aux environs, ayant échoué partout ailleurs sans qu'on puisse toujours se l'expliquer. Elle exige des soins journaliers, incessants, et ne promet jamais un résultat certain ! tel champ de culture de 364 mètres carrés a donné, en 1896-1897, 3,840 francs de revenus bruts, mais une famille entière s'y était consacrée ; deux à trois cents familles sont ainsi occupées. Cueillies l'après-midi, les violettes sont vendues le lendemain matin. Le marché, d'où le non-commerçant est exclu, a lieu, quelle que soit la rigueur du temps, entre quatre et six heures du matin sur la place du Capitole, côté nord. Les arrêtés municipaux n'ont pu le déloger.

N. B. — L'humidité enlève à la violette coupée son parfum ; faire tremper la tige, ne jamais mouiller la fleur.

(D'après l'abbé BROUQUIER.)

Le marché des vieilleries.

Le dimanche matin, toutes les voies autour de Saint-Sernin, c'est-à-dire la place, la rue du Taur, la rue Saint-Bernard et le boulevard, sont encombrées d'étalages. C'est une vraie foire en plein vent de vieilleries et de nouveautés à bas prix, très en faveur auprès du public toulousain. Les amateurs de bibelots, d'antiquités, de livres, d'objets d'art ne manquent pas de la visiter chaque semaine. Depuis longtemps ils ne font plus de trouvailles, mais par habitude ils continuent leur recherches, et le spectacle du public et des forains ne manque ni de couleur ni de pittoresque.

Renseignements utiles.

Postes et télégraphes, bureau principal, rue de la Poste, entre la rue Alsace-Lorraine et la rue de Rémusat — Bureaux secondaires : place de la Bourse, place Dupuy (Halle aux Grains), allée Saint-Michel, 11, avenue de Paris, place de la République à Saint-Cyprien.

Un bureau auxiliaire à l'hôtel d'Assézat pendant la durée du Congrès.

Bureau des **omnibus du chemin de fer**, rue Saint-Antoine-du-T, 24.

Bureau des **colis postaux et de la grande vitesse**, rue de la Poste.

Fiacres à 1 cheval :

	Le jour.	Après minuit 1/2.
La course en ville.....	90	1 ^f 75
L'heure.....	1 ^f 50	2 50
L'heure hors l'octroi....	2 »	3 15

A 2 chevaux :

	Le jour.	Après minuit 1/2.
La course en ville.....	1 ^f 10	2 ^f »
L'heure.....	1 80	3 »
L'heure hors l'octroi.....	2 25	3 50

La deuxième heure et suivantes fractionnées par quart.

Les prix à la course sont majorés de 0 fr. 25 c. si la voiture va prendre le voyageur à domicile.

N. B. — Pourboires non compris.

Omnibus et tramways desservant de la place Lafayette : les Amidonniers, Saint-Michel; de la gare : la rue Alsace-Lorraine jusqu'à l'Archevêché; du Capi-

tote : la gare Matabiau, les Minimes, Saint-Cyprien, Saint-Michel, le Grand-Rond et le Busca, le Grand-Rond et le Pont-des-Demoiselles, la place Dupuy et Guille-méry, la place Dupuy et la Côte-Pavée, le faubourg Bon-nefoy, les Amidonniers, le Cimetière, Négrenneys.

0 fr. 10 c. et exceptionnellement 0 fr. 15 c.; départs toutes les 4, 8, 7, 10 et 15 minutes, selon les lignes.

Lignes de circulation : Tramways — omnibus.....
marquées en rouge sur notre plan.

Presse périodique politique.

Le Messager de Toulouse, rue Saint-Rome, 39.

La Dépêche, rue Bayard, 57.

Le Télégramme, rue Alsace-Lorraine, 59.

L'Express du Midi, rue Roquelaine, 25.

Plusieurs de ces journaux ont jusqu'à douze éditions régionales.

Banques.

La Banque de France, rue Deville, 4; les bureaux sont ouverts de neuf heures à midi et de une heure et demie à cinq heures.

Société générale, rue des Arts, 22.

Crédit lyonnais, rue Alsace-Lorraine, 27.

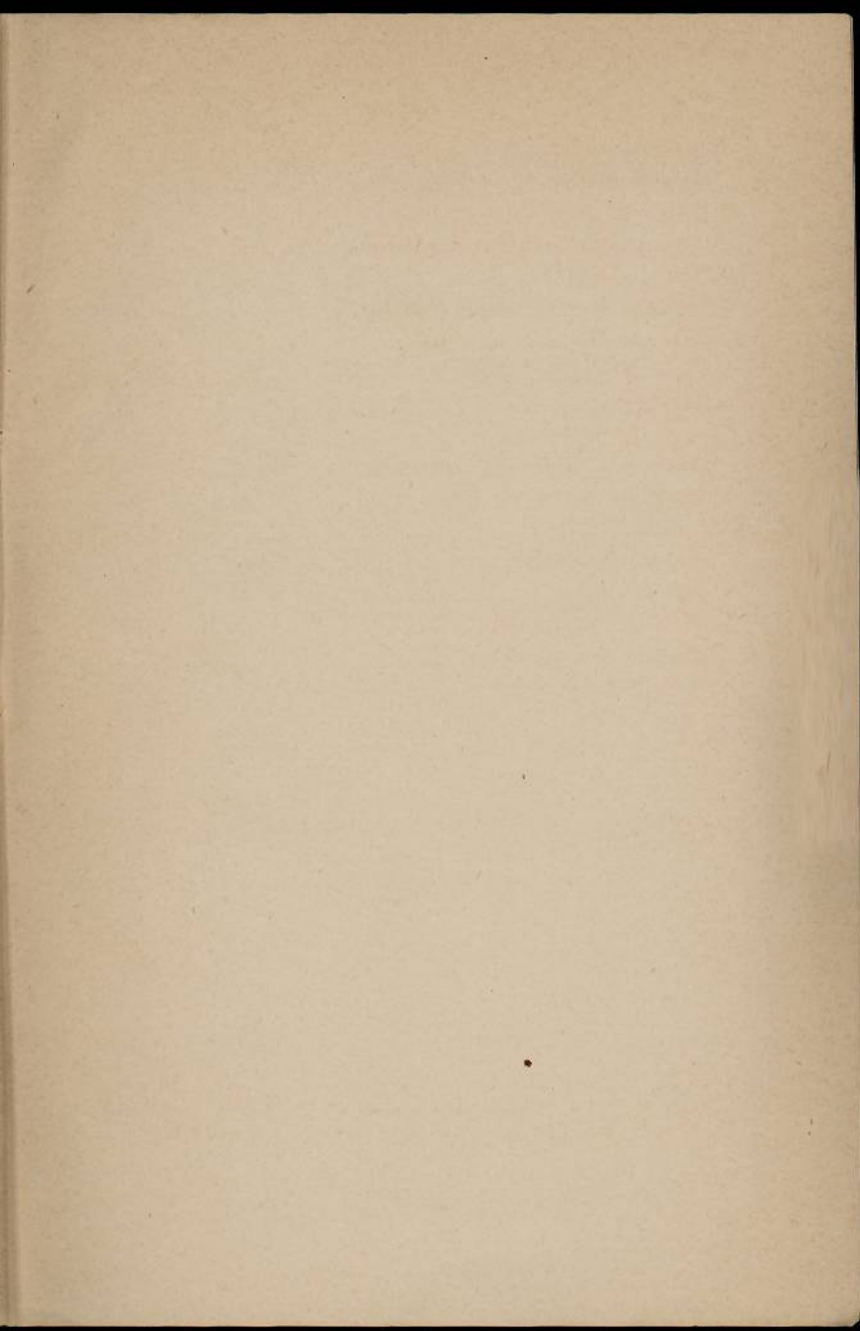
Comptoir nationale d'escompte de Paris, rue Alsace-Lorraine, 24.

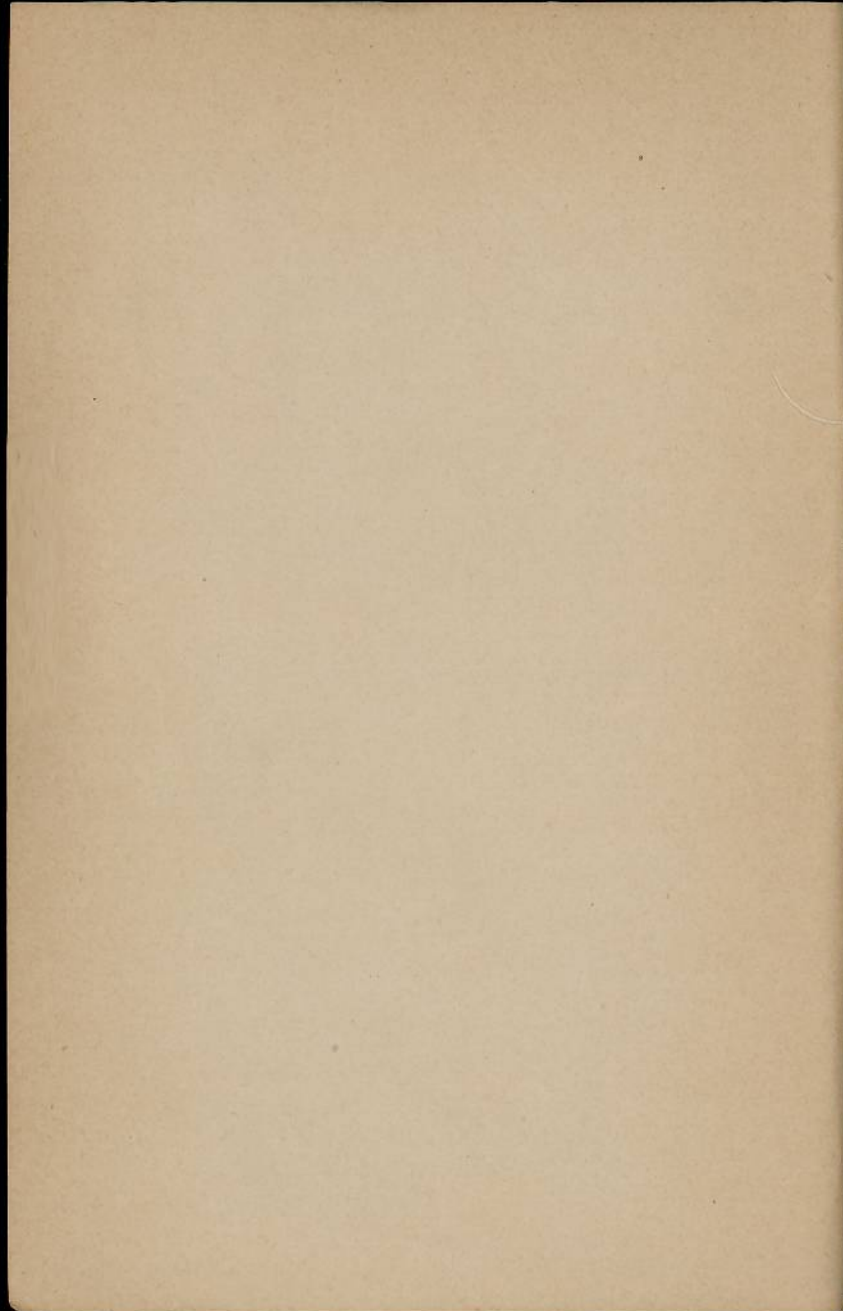
TABLE DES NOTES

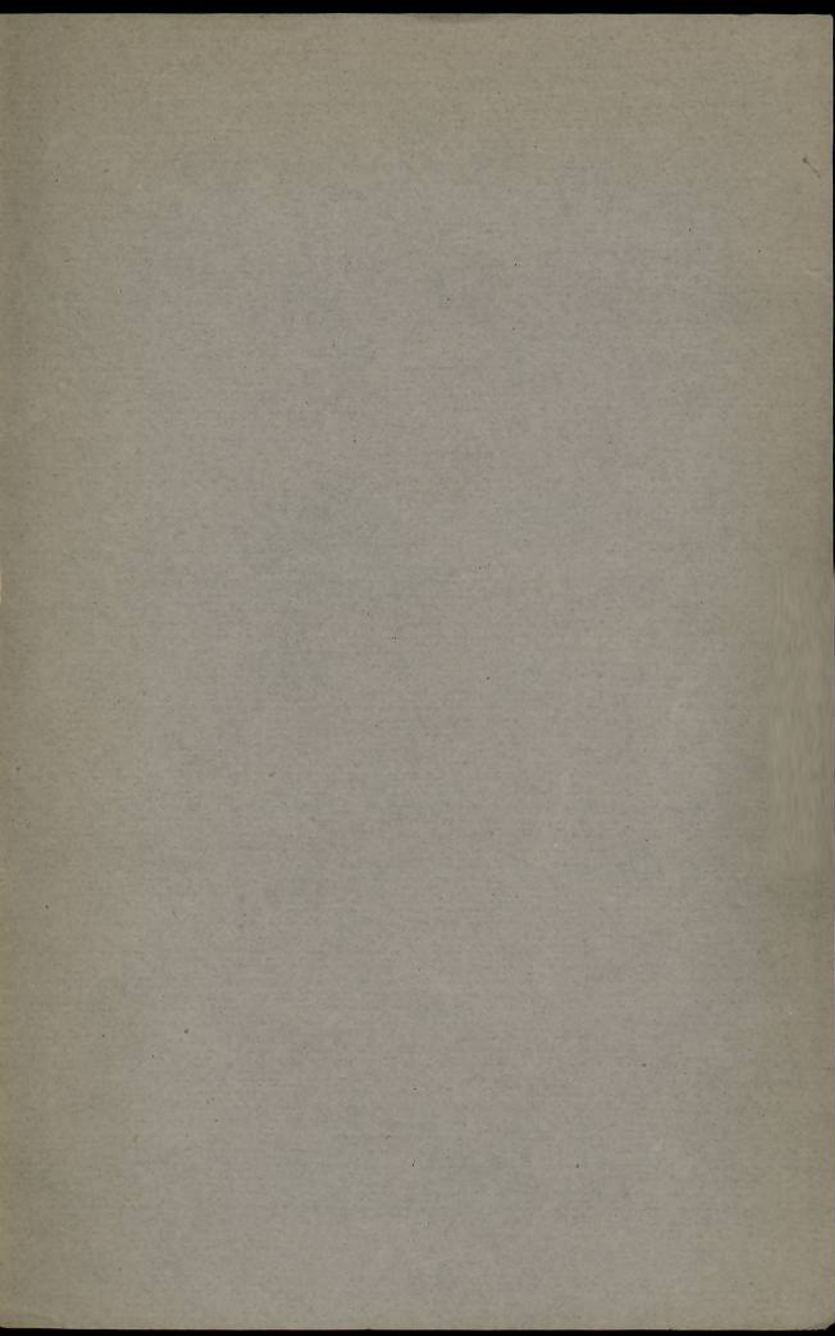
	Pages.
La Santé au pays toulousain	1
La Campagne toulousaine.....	2
La Garonne.	6
Toulouse, la ville rose, les briques.....	7
Toulouse archéologique, légende du plan.....	40
L'hôtel d'Assézat, palais des Académies....	16
Les Sociétés savantes.....	19
Académie des Jeux Floraux.....	21
L'Hôtel de Ville ou Capitole.....	23
La Tour des Archives ou Donjon..	25
Théâtre du Capitole.....	30
Eglise du Taur.....	31
Eglise Saint-Sernin.....	32
Collège Saint-Raymond, Musée.....	36
L'Université.....	41
Eglise Saint-Pierre.....	43
Couvent des Jacobins (petit Lycée).....	45
Hôtel de Bernuy (Lycée).....	47
Bibliothèque de la ville.....	48
Notre-Dame la Daurade.....	50
Ecole des Beaux-Arts et des Sciences.....	51

L'hôtel de Pierre.....	53
Palais de Justice.....	54
Muséum au Jardin des Plantes.....	55
Eglise cathédrale de Saint-Etienne.....	57
Archives départementales.....	60
Le couvent des Augustins (Musée).....	61
Le Conservatoire de musique.....	70
Ecole vétérinaire.....	72
Observatoire.....	73
La bataille de Toulouse.....	74
Promenades, jardins, Embouchure.....	75
L'amphithéâtre ou les arènes.....	77
Blagnac.....	78
La colonie des Gitanos.....	79
Vieille-Toulouse.....	80
La Violette toulousaine.....	82
Le marché aux vieilleries.....	84
Renseignements utiles.....	85









LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT

Rue des Tourneurs, 45.

Revue des Pyrénées

Première Série 1889-1898, dix volumes in-8° raisin

Publiée sous la direction du **Dr F. GARRIGOU.**

Mémoires et Documents concernant *la France méridionale, les Pyrénées et l'Espagne*, par MM. BAILLAUD, BARRIÈRE-FLAVY, BAUDENS, BAYSELANCE, BELLOC, A. BENOIST, BLADÉ, BOURCIEZ, BRISSAUD, BRUTAILS, CARTAILHAC, DELOUME, DESAZARS, DESDEVISES DU DESERT, DOUBLET, DOUAIS, DUBOUL, DUMÉRIL, JEANROY, JOULIN, JULLIAN, JOURDANME, LABROUCHE, DE LAHONDÈS, LAPIERRE, MARCAILHOU D'AYMERIC, MASSIP, MÉRIMÉE, MOLINIER, PASQUIER, PERROUD, C^{te} DE RESSÉGUIER, ROSCHACH, RUMEAU, C^{te} RUSSELL, C^{te} DE SAINT-SAUD, TAMISEY DE LARROQUE, TIMBAL, etc.

*La Revue continue de paraître sous la direction
de M. le baron DESAZARS.*

SIX LIVRAISONS PAR AN

